



HISTORIQUE SOMMAIRE

DU

73^e Régiment d'Infanterie TERRITORIALE

AOUT 1914 -:- AVRIL 1917



RENNES
IMPRIMERIES OBERTHUR

1920

Opéra

13526

3000



HISTORIQUE SOMMAIRE

DU

73^e Régiment d'Infanterie TERRITORIALE

AOUT 1914 -:- AVRIL 1917



RENNES
IMPRIMERIES OBERTHUR

1920

Opéra 13526

TABLE DES MATIÈRES

Août à Octobre 1914. — Mobilisation. — Instruction.	—	
Organisation	5	
Octobre à Décembre 1914. — Bataille des Flandres.....	7	
Décembre 1914-Mars 1915. — La première partie d'hiver...	12	
Avril 1915. — L'affaire des gaz.....	15	
Mai-Septembre 1915. — L'été. — Les travaux.....	19	
Octobre 1915-Mars 1916. — Deuxième campagne d'hiver...	21	
Mars-Juin 1916. — L'Oise.....	27	
Juin-Décembre 1916. — Les tranchées devant Noyon.....	30	
Janvier-Mars 1917. — La préparation de l'offensive.....	35	
Mars-Avril 1917. — L'offensive. — Le repli allemand. — L'occupation.....	37	
Liste nominative des Officiers, Sous-Officiers, Caporaux et Soldats « Morts pour la France ».....	41	

B.D.I.C

HISTORIQUE SOMMAIRE

DU

73^e Régiment d'Infanterie

TERRITORIALE

PREMIÈRE PARTIE

(AOUT — OCTOBRE 1914)

Mobilisation. — Instruction. — Organisation.

Le 73^e d'infanterie territoriale est d'origine bretonne; il se recrutait parmi les rudes populations des Côtes-du-Nord. Peu d'apparence, ces gars bretons, surtout sous l'uniforme. Corps trapu, sans élégance naturelle ou acquise, âme difficile à pénétrer, défendue encore par la particularité du langage. Parfois aussi, hélas! une tendance fâcheuse à boire. Mais ce sont gens d'une résistance extraordinaire, durs à la souffrance, et dès qu'ils se sont donnés, d'un dévouement sans bornes, tenaces comme personne, très sensibles à l'honneur.

Lorsqu'à travers la lande ou les champs étroits, le tocsin s'est propagé de clocher à clocher, le paysan breton, un peu étonné, a compris. Têtu, il est parti, prêt à la bonne besogne et il a rejoint Guingamp, la vieille cité aux murs gris, sans peur, sans vantardise.

Affecté tout d'abord à la défense des côtes, au camp retranché de Cherbourg, le 73^e quittait Guingamp, le 7 août, pour aller s'établir dans la région de Valognes.



Son effectif était alors de 3 112 hommes, en grande majorité Bretons, avec quelques Parisiens, surtout dans les cadres. Cantonné dans les environs de Négreville, dans ce riche pays de Normandie, le régiment s'instruit sous la direction du lieutenant-colonel Robinet de Plas qui, le 15 août, lance l'ordre du régiment n° 1 ainsi conçu :

« Connaissant la valeur et le zèle des troupes placées sous ses ordres, le lieutenant-colonel compte sur leur dévouement absolu à la Patrie et il est certain que chacun fera son devoir ».

Grand, mince, alerte, le lieutenant-colonel de Plas, dur pour lui-même, savait à la fois imposer sa volonté et appeler l'affection. Son visage fin, osseux, exprimait par le regard droit et lointain de ses yeux clairs la supériorité d'une intelligence aiguisee, la distinction d'une fermeté réfléchie. En outre, conscience délicate et sentiment profond du devoir.

Avec le 74^e, le 73^e composait la 173^e brigade territoriale, commandée par le colonel Combe; la 175^e brigade comprenait trois régiments à deux bataillons, les 76^e, 79^e et 80^e, sous les ordres du général Couillaud. Les deux brigades formaient la 87^e division territoriale, commandée par le général Roy.

La division ne demeura pas longtemps dans le Cotentin. La ruée boche menaçait. Le 73^e embarquait à Cherbourg le 5 septembre et prenait position, le 8, aux environs du Havre, vers Cotteville. Là, il continuait son entraînement, tout en se tenant prêt à coopérer à la défense de la place. Un mois après, la division quittait la Normandie, bientôt la France même, elle allait entrer en ligne et son histoire parfois glorieuse commençait. Le 73^e ne tardera pas à prouver qu'il est digne des espoirs fondés sur la division et qu'avait exprimés le général Roy dans son ordre du 25 août 1914 :

« Le général de division tient à exprimer aux officiers de tous grades, aux sous-officiers, caporaux, brigadiers et soldats, sa très vive satisfaction pour tout ce qu'il a vu pendant les marches et opérations des 19 et 22 août. Grâce à la bonne volonté, au bon esprit dont font

» preuve tous les corps et services, le général de division » a pu faire connaître à l'autorité supérieure que la » 87^e division d'infanterie, dont la cohésion est complète, » est en bonne voie pour achever son instruction militaire, » en vue d'être apte à n'importe quel rôle pendant la » guerre. Le général ajoute qu'il est très fier, après quatre-vingt-quatre années de service militaire, d'avoir été » appelé à l'honneur d'exercer le commandement si passionnant de troupes qui, par leur moral et leur âge, » sont une véritable élite de la Nation armée ».

Le général Roy ne s'était pas trompé. Autant qu'aucun autre régiment, le 73^e était apte à n'importe quel rôle.

DEUXIÈME PARTIE

(OCTOBRE — DÉCEMBRE 1914)

La Bataille des Flandres.

On sait comment, après la bataille de la Marne, l'armée allemande prétendit déborder encore notre aile gauche. Paris manqué, le kaiser voulait pour l'instant Calais. Alors, ce fut « la course à la mer », l'effort pour tendre notre ligne de résistance de la vallée de l'Oise à la mer du Nord. Avec quelles troupes ! Il fallut recourir aux territoriaux. On s'y résolut, au début, avec quelques appréhensions peut-être. Plus tard, on s'accoutuma à se servir d'eux en confiance.

Débarqué à Dunkerque, le 6 octobre, le 73^e, comme le reste de la division, est mis à la disposition du général de Mitry, commandant le 2^e corps de cavalerie, qui doit favoriser la retraite de l'armée belge et couvrir le débarquement d'une armée anglaise.

Le 73^e ne s'attarda point sur la plage basse, immense de Malo-les-Bains. Le 7 octobre, en effet, en route vers Aire sur la Lys, le 73^e recevait la mission de garder les communications et surveiller le pays sur la ligne de Bœsinghe-Thienne. A mesure qu'on s'approchait, on entendait plus distinctement le bruit du canon. Positions prises, on commençait des tranchées, de simples trous rectilignes et l'on tirait les premiers coups de fusil. On savait que les uhlans avaient rôdé dans les parages de la forêt de Nieppe. On était aux aguets, prompt à la fusillade, naturellement.

Entre temps, la Belgique succombait, vainement héroïque. A peine restait-il une grande ville, la vieille cité si fière de sa cathédrale Saint-Martin, de sa halle aux draps universellement renommée, bijou de l'architecture ogivale. Il fallait sauvegarder un coin de cette pauvre Belgique et profiter des obstacles naturels, marais et canaux.

Pour permettre au premier corps anglais de prendre position en avant d'Ypres, la 87^e division territoriale, avec sa voisine la 89^e sous les ordres du général Bidon, fut chargée de préparer le terrain. Et voilà nos territoriaux devenus en quelque sorte troupes de couvertures.

Le 14 octobre, par Cassel, le 73^e pénétrait en Belgique. A Poperinghe, son drapeau était salué par les Belges, enthousiasmés : « Vive la France ! » criaient-ils, persuadés que la France saurait les sauver et les venger. Brocs de bière et cigares affluaient. Dès lors, pendant de longs mois, le 73^e allait séjourner, combattre dans ce pays si neuf pour lui.

A ce moment de l'année, la Flandre est encore belle, les champs se déroulent à perte de vue sous le ciel gris qu'ont si bien exprimé Hobbema et Ruysdæl. Riches guérets au travers desquels serpentent les routes capricieuses si vite boueuses, terre fertilisée à force de travail, toute coupée de watergangs, de ruisseaux menus coulant à fleur de sol et prêts à déborder, parsemée de ces lignes d'ormeaux chevelus dont le feuillage retombe comme lassé. Piquées de ci de là, des maisons basses en briques, aux longs toits, avec de petites fenêtres aux contrevents

verts ou bleus, avec les mares entourées de saules, tandis que les villages s'allongent au long du chemin, plus groupés autour de l'église, si souvent marquée par l'influence espagnole. Bientôt, sous la pluie, tout se fond comme dans une toile de Turner, on a peine à distinguer la terre et l'eau qui, à travers la brume, rejoignent le ciel gris sous le vent qui hurle. Dans le sol spongieux, on enfonce, on s'enfonce et les nuages bas pèsent implacables et tristes.

Du 15 au 22 octobre, le régiment s'établissait en avant d'Ypres, vers Saint-Julien jusqu'à Bœsinghe, dans les tranchées rudimentaires, presque sans abri. Si l'on risquait parfois d'être trahi, car, à Saint-Julien même, on découvrit plusieurs espions, notamment un boulanger démasqué par des sous-officiers de la 2^e compagnie, le 19. On sait comment il fallut surveiller les moulins, les lumières, pour déjouer un système d'espionnage fort habilement et dès longtemps organisé. C'est le 21 que, pour la première fois, un soldat du régiment fut tué dans la tranchée ; il appartenait à la 3^e compagnie. Le 28, l'ennemi avait déclenché une furieuse canonnade sans d'ailleurs pouvoir faire flétrir notre ligne.

Envoyé à Reninghe, le 23, pour travailler aux tranchées, le 73^e, dès le 24, était ramené, partie en autobus, partie à pied, plus près d'Ypres. Il devait relever les Anglais entre Pilkem, Langemarck et Korteker-Cabaret. Cette relève, en pleine nuit, en pays peu connu, sous une violente fusillade, fut des plus pénibles. Guère de défillements, d'ailleurs, peu d'aéroplanes, tandis que les « taubes » survolaient constamment nos lignes, pas de ravitaillement organisé, comme il le sera plus tard, de sorte que la 2^e compagnie, par exemple, demeura quatre jours sans presque rien manger. Malgré tout, la ligne était bien occupée. Il y va plus.. Non seulement on tenait, mais encore on attaquait. Deux compagnies, les 10^e et 12^e, le 26 octobre, participaient avec le 79^e territorial à l'attaque de Korteker-Cabaret et s'y conduisaient fort bien.

D'autres corps, sans doute surpris du rôle imprévu départi à la territoriale, n'avaient pas fait ailleurs bonne

contenance. Car, le 27, le général de Mitry ordonnait de lire ce qui suit :

« Des défaillances se sont produites récemment dans certains corps territoriaux; aucun fait de cette nature ne devra se produire à l'avenir. Je suis décidé à les réprimer avec la dernière énergie. Tout chef qui verra un de ses hommes reculer devra immédiatement lui brûler la cervelle. De plus, un régiment de cavalerie sera mis sous vos ordres pour arrêter tout mouvement de repli au combat et assurer la police du champ de bataille; il emploiera la force pour ramener les hommes à leur devoir; s'ils n'ont la mort par devant, ils l'auront par derrière. Vous voudrez bien aviser les troupes sous vos ordres de ces dispositions et en assurer la rigoureuse exécution ».

En fait, le 24^e dragons, breton lui aussi, devait sabrer les territoriaux s'ils lâchaient pied. Bien pénible mission, pensaient-ils. Ils n'eurent pas, heureusement, à exécuter ces ordres. Des hommes capables de tourner le dos à l'ennemi, on n'en trouva point à la 87^e division, point au 73^e. Les Bretons connaissent et pratiquent leur vieille devise : « *Potius mori quam fædari* ». « Plutôt la mort que le déshonneur ». Dès le 29, le 73^e avait eu 23 tués et 121 blessés. Le 30, le 2^e bataillon, sous les ordres du commandant Parenty, attaqué, chargeait à la baïonnette à Wydændreff et repoussait l'ennemi, malgré les rafales d'une artillerie superbement organisée et dirigée. Le même jour mourut, frappé d'une balle à la tête, le capitaine Guignard, de la 1^{re} compagnie, un vieux entre les vieux, qui avait 27 ans de grade.

Or, le 30 octobre, le général Von Demling, commandant le XV^e corps allemand composé de troupes d'élite, avait annoncé dans son ordre du jour que la percée de l'Yser serait d'une importance décisive. Mais, de percée, il n'y en eut point. Le 73^e avait contribué à briser l'effort de l'ennemi. Celui-ci, dans un accès de vengeance sauvage, bombardait la ville d'Ypres. Il ne progressait toujours pas. Toujours face à lui la 87^e division occupait la ligne Bixchoote, Langemarck, Pilkem, le 73^e, vers Pilkem. C'est l'époque où sans couvertures, sans aucun de ces moyens

de préservation au moins relative qui ont été créés depuis, dans la boue visqueuse et fuyante, sous les averses cinglantes et froides, sans eau potable, sans aliments chauds, dans de médiocres tranchées reliées à l'arrière par des embryons de boyaux, il fallut tenir et combattre. Les attaques sont continues et régulièrement aussi, dans la nuit noire, les fermes tour à tour brûlent, incendiées par les obus.

Le 5 novembre, la 12^e compagnie, mal soutenue par le 96^e d'infanterie active, découverte par son repli, subit de nombreuses pertes, mais ne faiblit pas. Peu après l'ennemi renouvelait sa tentative de percée. Violent effort le 10 novembre. Obus et balles pleuvent sur nos tranchées durant toute la matinée. A certains endroits, comme près de la Forge, nos hommes qui n'ont d'autres armes que leur fusil sont attaqués à coups de grenades. En colonnes serrées, l'ennemi essaie d'approcher, mais ne réussit qu'à se faire décimer. De notre côté, pertes sérieuses, et nous avions à déplorer, notamment, la mort du lieutenant Salpin, quelques jours auparavant porte-drapeau du régiment, nommé la veille au commandement d'une compagnie. De renforts, il ne fallait pas s'attendre à en recevoir avant quelque temps. Quelques chasseurs à pied et aussi quelques chasseurs à cheval combattaient avec le 73^e. Cependant la fusillade et le bombardement continuaient intenses, la route de Langemarck, balayée par les mitrailleuses, était impraticable. La nuit fut employée à renforcer les tranchées, à en creuser de nouvelles mieux défilées. Au petit jour, l'affaire semblait calmée. Mais bientôt l'attaque reprenait plus vive que jamais, et cette journée du 11 devait nous coûter bien des pertes. Cependant, on tenait bon et l'ennemi ne put enregistrer, en somme, aucun progrès. Lorsque, le soir, le 73^e fut relevé, il quittait une ligne non entamée.

Il passait, le 12, en réserve à Pilkem; il ne lui restait plus alors que 100 hommes disponibles. Quelques jours après, la vaillance des territoriaux était officiellement reconnue. Le 19 novembre, la 87^e division était citée par le général d'Urbal, commandant la VIII^e Armée, à l'Ordre de l'Armée, dans les termes suivants :

« Chargée pendant trois semaines de la défense d'un secteur important, a brillamment rempli sa mission, en infligeant à l'ennemi des pertes sensibles et en faisant preuve dans toutes les actions offensives et défensives qu'elle a dû engager, de solides qualités d'endurance et de bravoure ».

Triomphale réponse au doute émis le 27 octobre; il n'était plus possible de considérer de pareilles troupes comme inférieures. La territoriale s'était bien montrée « apte à n'importe quel rôle ».

D'ailleurs, malgré les fatigues et les pertes, le 73^e continuait sous la neige, dans la boue gluante et l'eau partout envahissante, à travailler aux tranchées de Langemarck. Le 17 novembre seulement, le régiment allait à Hondschoote se reposer un peu et se reformer. Il en avait grand besoin.

Le 1^{er} décembre, le colonel Martin d'Escrienne succéda dans le commandement de la 173^e brigade au colonel Comte, évacué pour maladie.

TROISIÈME PARTIE

(DÉCEMBRE 1914 — MARS 1915)

La première partie d'hiver.

Arrêté, l'ennemi n'était pas encore anéanti. Il fallait se résoudre à une campagne d'hiver, à cette guerre de tranchées, qui caractérise une longue phase de cette lutte gigantesque. Période pénible. Déjà l'humidité, la fatigue, les privations causaient de nombreux cas de maladies, la diarrhée surtout; déjà la vermine grouillait. Aussi, le 24 novembre, les médecins pensaient qu'un mois de repos

à l'arrière serait le bienvenu. Mais, dès le 6 décembre, le 73^e repartait pour la ligne et il ne devait plus connaître de repos un peu sérieux avant le mois de mai 1915.

Durant tout l'hiver, sous les pluies fines et continues, qui transforment la Flandre en un immense marais, qui font du moindre creux, du moindre trou de marmite, un puits au sol mouvant, le régiment occupa les tranchées. Il s'établissait, d'ordinaire, entre le pont de Knocke et la Maison du Passeur, de célèbre mémoire, reliant la droite de l'armée belge à la gauche de la 89^e division. De rares chaussées permettaient les relèves à travers le pays inondé, tandis que les obus ennemis encadraient les routes, menaçaient les agglomérations. Nuits longues et sinistres, à peine illuminées par les fusées ennemis, journées dures et froides, où le sifflement des projectiles se mêlait à celui du vent dans ces plaines désolées, infiniment tristes, désertes, avec leurs ruines pitoyables et leurs arbres déchiquetés. Ravitaillement difficile, abris rudimentaires, humidité et saleté continues. Parfois, on dut se servir pour la relève, de bateaux dont chacun ne pouvait tenir qu'une demi-douzaine d'hommes. C'est alors que se distingua le sergent Chapelain qui, malgré de multiples dangers, réussit du côté de la Nacelle, à assurer ce transport long et pénible. Dans les mêmes parages, l'adjudant-chef Schwenk, le 20 décembre, effectuait une reconnaissance des lignes ennemis, sans autre liaison avec nos troupes qu'un misérable canot.

Dès le 28 octobre, le docteur Petitpas, médecin-chef (blessé le 11 novembre), écrivait : « Le métier des tranchées est bien dur pour de vieux territoriaux. Combien de jours pourront-ils encore le faire? » Le 8 janvier 1915, son successeur, le docteur Nogue, craignait que les maladies (diarrhées, embarras gastriques débiles) ne suivissent une marche progressive. Ce jour-là, en effet, il y avait 221 malades. Mais l'amélioration du service de santé, mieux outillé et toujours dévoué, mais les progrès du ravitaillement enrayerent le mal. D'ailleurs, malgré tout, on tenait. Il fallait la force de résistance des Bretons pour tenir ainsi, résister aux intempéries et à la misère et maintenir le front, malgré la fusillade et le bombardement.

ment. Le 9 janvier déjà, des obus étaient tombés sur le poste de secours de Reninghe. Le 22, ce village, où se trouvait le P. C. du colonel, subissait un violent bombardement; un obus de 210 éclatait près de la maison et des débris blessaient le colonel de Plas et le capitaine adjoint Allaire, blessures légères, heureusement.

Le 26 janvier, le 73^e partait pour Proven, croyant s'y reposer. Le 27, le chanteur Botrel venait distraire les poilus, en inaugurant pour le 73^e ce genre de récréation. Mais, autre chanson! Le 30, il faut boucler les sacs et reprendre la route du front. On va vers Bœsinghe que l'ennemi bombarde furieusement déjà et l'on occupe les tranchées de Langemarck, non sans peine, car le verglas rendait les routes presque impraticables et il fut impossible même d'amener jusqu'aux emplacements prescrits chevaux et voitures. On reprit la vie de naguère, les tranchées boueuses, glacées, les relèves espacées et pénibles. On connut à nouveau les bombardements, le clocher de Bœsinghe s'effondrait, le 14 février, sous les coups des obus allemands, nouvelle victime de l'abominable « kultur » et la neige réapparaissait, couvrant comme d'un linceul la campagne dévastée. Ce mois de février nous coûtait 17 tués, 43 blessés graves, 103 blessés légers, le 73^e continuait à teindre du sang breton ce petit coin, jadis si riant, si riche, de la Belgique flamande.

Le 29 mars enfin, départ pour Quaëdypre et Welder. Pour un repos? on le pensait d'autant plus qu'à ce moment la VIII^e Armée était dissoute et les troupes restées dans le secteur componaient désormais le détachement de l'Armée de Belgique. Quelle joie! on est en France, au sec; héroïques pouilleux, ils vont pouvoir s'écouter vivre un peu, jouir des premières effluves printanières. Pour un poilu du 73^e, de voir le clocher carré de Quaëdypre, mais c'est une émotion aussi profonde que celle des Dix mille de Xénophon apercevant le Pont Euxin.

QUATRIÈME PARTIE

(AVRIL 1915)

L'affaire des gaz.

L'illusion, cette fois encore, ne dura guère. Les Allemands soucieux, peut-être, de dégager leur front d'Artois très menacé, s'apprêtaient à tenter une démonstration sérieuse par Ypres, vers Calais. Le 73^e, naturellement, fut appelé à la rescoufle. Le 9 avril, des autobus le ramenaient bien vite dans le secteur si connu, aux environs de Steenstraat-Zuydschoote.

On prend les tranchées entre Steenstraat et Langemarck. Dès le 14 avril, le capitaine Strickler, de la 3^e compagnie, signale chez l'ennemi des mouvements de troupes anormaux et aussi un silence anormal. Cependant, le 16, le secteur confié au 73^e est presque doublé et s'étend désormais jusque vers Bœsinghe. Beaucoup ont donné l'impression qu'avant peu, il doit se passer quelque chose. Les avions ennemis ne cessent de survoler nos lignes et savent bien les repérer.

L'un d'eux, le 17, vaincu dans un combat contre un avion anglais est obligé d'atterrir dans nos lignes, près du bois 14. Le pilote a été tué, mais l'officier observateur qui a réussi à diriger la descente est indemne et tente de se sauver. Il est pris. C'est le lieutenant J. Breboth, un tout jeune homme décoré de la Croix de fer, que le capitaine Allaire conduit au P. C. du colonel. Le colonel de Plas l'accueille courtoisement, de sorte que, après quelques moments d'une attitude raide, Breboth fond en larmes, demandant qu'on veuille bien prévenir sa mère; puis vite, il se ressaisit, tandis qu'on le mène à la brigade. Dédaigneux, il déclare qu'avant peu il y aura du nouveau pour nous. Un coup se prépare évidemment.

Ce coup, c'est le coup de traîtrise du 22 avril, journée à jamais mémorable pour le 73^e, pour la 87^e division territoriale. C'était jour de relève pour la 173^e brigade, et, dès le début de l'après-midi, les éléments de l'arrière avaient commencé le mouvement. Beau temps clair, vent est-nord-est. Bois et croupes se profilent nets aussi et les tranchées ennemis. Calme surprenant de l'ennemi qui inquiète fort le colonel de Plas, depuis plusieurs jours sur le qui-vive.

Rien ne frappe, en effet, comme le silence absolu qui règne sur la ligne dès qu'on cesse de tirer, le silence du désert.

Le régiment occupait donc les tranchées qui, du pont de Steenstraat par le bois triangulaire et Langemarck, vont vers Bœsinghe tenant ainsi des crêtes importantes. En arrière le réduit de l'écluse d'Het-Sas qui deviendra si célèbre entre les mains de l'ennemi, sous le nom de fortin Vauban; en outre, on a aménagé la rive gauche du canal (murs et sacs à terre, abris légers et quelques-uns assez solides). Le P. C. du colonel se trouve en deçà du canal, par ordre, à la ferme Taple, relié téléphoniquement aux P. C. des chefs de bataillon.

Tout à coup, vers 17 h. 40, un nuage verdâtre, lourd, étrange, s'échappe des lignes ennemis et s'avance vers Bœsinghe, vers le bois triangulaire. Presque aussitôt nos postes de première ligne se sentent atteints d'un mal extraordinaire. C'est comme une vapeur suffocante qui arrête la respiration, donne la nausée, vous fait défaillir. Et cela pénètre partout, dans la tranchée, dans les abris. On en ressentira les effets jusqu'à la ferme Taple, où, dans leur poste, les téléphonistes seront incommodés. C'est le premier essai d'attaque par les gaz asphyxiants. Surprise terrible! En même temps, la fusillade éclate, nourrie, et les obus tombent de partout. Impossible de rester là. On essaie de se replier à travers champs. Beaucoup tombent anéantis au bout de quelques centaines de mètres, de quelques pas; les jambes fléchissent et le nuage implacable poursuit; il faut cependant trouver les passages des réseaux de fils de fer. Balles et obus achèvent ce que les gaz ont commencé. Des renforts? mais, depuis quelques jours, les 9^e et 20^e corps ont quitté le secteur



pour l'Artois. Une fois de plus, les territoriaux doivent tenir le coup tout seuls. Tant bien que mal, égrenant partout blessés, tués, malades, le 73^e se reforme derrière le canal et tire à outrance, quarante-cinq minutes après le lancement des gaz. L'ennemi avait traversé le canal sur des passerelles, tourné Streenstraat et se postait perpendiculairement au canal entre la maison du Collège et la route de Lizerne. Tandis que le commandant Lamour téléphonait, de son P. C., les phases du combat, d'une voix bien vite ralenti, jusqu'au moment où l'asphyxie le terrassait, le capitaine Allaire ramassait des hommes et les établissait en crochet défensif au nord de la ferme Taple. Au plus vite un bataillon du 79^e (commandant Cordier) se portait vers Het-Sas; un autre, du 76^e (commandant Delacommune) allait vers Lizerne. La nuit tombait, et malgré le bombardement, l'ennemi ne progressait plus davantage. Un parti alla jusqu'à la ferme des Paratonnerres, sans plus. On croyait qu'ils allaient bondir jusqu'à Woesten, jusqu'à Elverdinghe. Mais non, ils semblaient arrêtés. Ils avaient subi, il est vrai, des pertes sérieuses. Quant au 73^e, il avait perdu 14 officiers, 70 sous-officiers, 842 caporaux et soldats, tués, blessés ou pris. Le 2^e bataillon, le plus exposé, le premier atteint et tourné avait disparu presque tout entier; et le 27 avril, sur 247 malades, on en comptait 230 atteints par les gaz.

Cependant, on s'était vite ressaisi et les exemples de courage n'avaient pas manqué. C'est le sous-lieutenant Blet, arrivant au bord du canal empoisonné, ne pouvant plus se tenir debout et cependant commandant le feu; c'est le docteur Nogue surveillant et soignant les blessés dans Bœsinghe bombardé; c'est le colonel de Plas continuant à donner des ordres avec un sang-froid imperturbable dans une ferme copieusement arrosée de projectiles; c'est le cycliste Le Deliou qui, sur la route de Lizerne, ne cesse de tirer, encourageant ses camarades de la voix et du geste, jusqu'au moment où il est tué. Et combien d'autres! La nuit, tout en combattant, on se ralliait, on se comptait, on se reformait un peu.

Le lendemain matin, le colonel de Plas, blessé à la

jambe est évacué, malgré le danger, grâce au dévouement de quatre brancardiers conduits par le docteur Nogue.

C'est le capitaine Strickler qui prend provisoirement le commandement du régiment : le commandant Hattu était pris, le commandant Lamour disparu, le commandant Collonnier malade depuis quelques jours. Les contre-attaques aussitôt commencent. Il faut rejeter l'ennemi au moins jusqu'au delà du canal. Des renforts arrivent, notamment les tirailleurs algériens et une puissante artillerie, tandis que, de leur côté, les Anglais attaquent pour nous dégager. Combats acharnés, terribles, jusqu'au 26, et certains territoriaux du 76^e, avec le capitaine Millon (passé peu après comme chef de bataillon au 73^e), chargent à la baïonnette avec l'active. Le canon tonne sans discontinuer et des régiments fondent dans des assauts répétés. Bientôt Lizerne n'est plus qu'un amas de ruines et Zuydschoote est fortement atteint. Entre la route et le canal, c'est un charnier épouvantable. A notre gauche, les Belges donnent aussi. Enfin, les Allemands ont dû repasser le canal, peu nombreux d'ailleurs, car ils sont presque tous tués ou pris. Pour tant d'efforts, pour une machination aussi surprenante que la préparation par les gaz, le résultat n'est pas merveilleux et notre recul n'affecte guère l'allure générale de l'ensemble du front. En tous cas, ils n'ont pas passé, ils n'ont pas été au delà du canal, ou du moins pas longtemps. S'ils ne cherchaient qu'une rectification de front, à quel prix l'ont-ils achetée ? Ils conservaient, il est vrai, par les croupes du bois triangulaire et du bois 14 un certain commandement sur nos positions.

Le 73^e, si éprouvé, se replie vers Elverdinghe. Le 28, le régiment se réorganise, formant deux bataillons de marche. Le commandant de Tonquédec, du 76^e, prend le commandement du régiment.

Pauvre régiment, déjà si durement traité en novembre 1914, il a encore subi une attaque et une attaque trahisse ! C'est une page glorieuse de plus pour son histoire. Sa réputation est faite, sa mémoire ne saurait plus périr.

CINQUIÈME PARTIE

(MAI — SEPTEMBRE 1915)

L'été. — Les travaux.

C'est à Quaëdypre que, à partir du 15 mai, le 73^e vient se réorganiser. Désormais, il fait partie du 36^e corps d'armée, à la tête duquel se trouve le général Hély d'Oissel. Le 23, le général Roy est remplacé par le général Joppe. Dès le 5, le commandant de Tonquédec est promu lieutenant-colonel.

Petit, trapu, le colonel de Guengo de Tonquédec cache sous son képi de colonial un front large, obstiné. D'abord facile, d'esprit vif, son regard dénote une intelligence peu commune, de ses lèvres minces s'échappe le mot juste, spirituel. Ses manières relèvent le gentilhomme de vieille noblesse bretonne. Il aime les Bretons et il veut que le 73^e maintienne sa réputation, la dépasse au besoin. Son courage, sa volonté sont connus depuis longtemps. Tout de suite, la réorganisation du régiment est entreprise. Un renfort sérieux lui est fourni : le 7 juin, en effet, arrivait un bataillon du 30^e territorial à l'effectif de 14 officiers, 942 sous-officiers, caporaux et soldats. Ce sont, pour la plupart, des Beaucerons encadrés par de nombreux Parisiens. Ames enclins à la critique, les Beaucerons aiment la terre, savent la remuer ; bons soldats, ils grognent quelquefois, mais ils marchent toujours. Formé à Chartres, le 3 août, le 30^e était parti, le 5, pour Paris dont il assura avec le 29^e la garnison jusqu'au moment où, en octobre, il occupa les forts du secteur nord du camp retranché. Ce bataillon était conduit par le commandant Henrion.

Cet afflux modifiait quelque peu le caractère presque exclusivement breton que le 73^e avait conservé jusqu'alors. D'ailleurs, ces éléments divers ne tardèrent pas à se fondre, des échanges furent faits entre les bataillons.

Le colonel de Tonquédec tenait beaucoup à cette note bretonne, et en ce sens, il créa une équipe de binious dont le célèbre dessinateur Scott donna un aperçu dans l'*Illustration*. Il créait aussi une fanfare, sous la direction de l'adjudant-chef Thepault. Pour distraire les hommes, on organisait des jeux, luttes bretonnes, courses, etc... et trois semaines à peine après être sorti de la fournaise, le 73^e s'offrait le luxe d'une séance théâtrale organisée par le sous-lieutenant Pasquier. Les éléments ne manquaient point. Le sous-lieutenant Lenoir écrivait une revue « *Quand Même* »; l'adjudant Carpentier de la Motte dessinait, peignait; le sergent Dumas, ancien prix de Rome, apportait le concours de son talent de violoncelliste.

D'autre part, grâce aux abbés Marrec et Bonnec, les Bretons trouvaient le réconfort moral auquel ils tiennent tant. Et, le 16 juin, arrivait un aumônier volontaire, un Breton aussi, l'abbé Croizier, un Finistérien, missionnaire au Canada, un gros homme bientôt populaire, dévoué, dédaigneux des élégances, courageux jusqu'à la témérité, toujours gai, plein d'entrain.

En peu de jours renaissait ainsi un nouveau régiment, solide, instruit, compact, bien en mains et en bonnes mains, prêt.

Le 19 juin, il reprenait les tranchées dans le secteur Het-Sas-Steenstraat, comme les zouaves et les bataillons d'Afrique, faisant toujours bonne contenance. Dans la nuit du 22 au 23, à la nouvelle de la prise de Lemberg, l'ennemi manifesta quelque agitation et au moment où il attaquait encore Dixmude, il sembla menacer la ligne du canal. Fusillade énergique, violente canonnade, sans plus. Les tranchées étaient bonnes, reliées par de longs boyaux, et les crapouillots d'alors étaient des engins de faible dimension. Mais il restait à ensevelir beaucoup de cadavres, souvent remis au jour par les obus, et il fallut prendre des mesures sérieuses contre les myriades de mouches qu'on rencontrait alors. Le 28, le régiment revenait cantonner aux environs de Beverent. A partir du 3 juillet, il fut mis à la disposition de la 45^e division algérienne pour effectuer des travaux, surtout dans le

secteur anglais, Brielen, Ypres. C'est ainsi, que sauf un retour momentané à Quaëdypre, du 5 au 20 août, le 73^e passa tout l'été derrière Woesten, campé sous la tente, envoyant chaque nuit des travailleurs dans le secteur anglais, tandis que mitrailleurs et pionniers allaient parfois en ligne. Parfois aussi on travaillait dans le secteur français, notamment en avant de Boesinghe. Travaux parfois dangereux, sous les rafales de mitrailleuses ou pendant les duels d'artillerie, comme le 13 juillet, jour où les Allemands lancèrent sur Brielen des obus lacrymogènes, suivis de nombreux obus ordinaires. On eut à déplorer ainsi des pertes relativement faibles, sensibles encore.

Nos hommes fraternisaient volontiers avec les Anglais, échangeant des « Souvenirs » et aussi des espoirs.

Le 14 septembre, on passait plus à l'arrière vers Stavele-Rambeke, pour y élever des retranchements; moins exposé, moins absorbé, on songeait à organiser de nouveaux divertissements et l'on avait eu le plaisir d'un concert donné à Stavele par M^{me} Nelly-Marty, MM. Staub et Devriès. Mais ce ne furent que des projets.

SIXIÈME PARTIE

(OCTOBRE 1915 — MARS 1916)

La deuxième campagne d'hiver.

Car l'attaque en Champagne n'ayant pas donné tous les résultats espérés, une deuxième campagne d'hiver était inévitable. Il fallait encore avoir recours aux territoriaux qui garderaient la ligne, tandis que les plus jeunes s'inscriraient à l'arrière. Le 30 septembre, ordre au 73^e d'aller,

avec les autres régiments de la division, dans le secteur de Steenstraat-Het-Sas. Dès lors, pendant de longs mois d'automne et d'hiver, ce fut une vie en quelque sorte rythmée : huit jours de tranchées, huit jours de travaux en cantonnements d'alerte autour de Woesten. Huit de tranchées, huit de repos à Westvleteren ou Eyckoeck et ainsi de suite. Au début, situation satisfaisante, bien que l'ennemi commençât à user d'engins de tranchées plus considérables, ne les employant d'abord que dans l'après-midi pour ensuite commencer le tir de plus en plus tôt. Dès qu'on avait quitté les tranchées, le cinématographe et le gramophone, dont généreux faits au régiment grâce au colonel de Tonquédec, valaient aux poilus quelques instants de distraction. Mais, à chaque reprise, on était moins nombreux. Certes on était mieux outillé, grâce aux effets chauds, grâce aux cuisines roulantes. L'hiver cependant fut pénible, presque toujours nos hommes furent en ligne, soit pour la garder, soit pour la fortifier.

Dès novembre commencèrent les inondations. Sous la pluie, assez vite tout s'aplanit; boyaux, abris, tranchées. Ce ne fut plus qu'un immense marécage où plusieurs hommes faillirent disparaître enlisés. Malgré un travail acharné, à peine pouvait-on maintenir quelques passages, l'essentiel des tranchées. Rien de sinistre comme cette berge à peine défilée, parfois prise d'enfilade, murée par quelques sacs de terre qui menaçaient ruines; on enfonce dans la boue jusqu'aux genoux et des hommes restent quarante-huit heures d'affilée dans l'eau jusqu'aux hanches. Un à un, les abris disparaissent, effondrés dans la terre, écrasés par les torpilles. De là les hommes sortent non sans peine, méconnaissables, couverts de boue, hâves, avec l'air de bêtes traquées, farouches. Il y eut des moments terribles où l'on vit pleurer des rudes gars, attendant la mort, furieux de ne pas pouvoir sauter à la gorge de l'ennemi, désolés de tout voir s'effondrer autour d'eux. Mais ils tenaient bon tout de même et luttaient avec énergie contre la boue, réédifiant des abris, le lendemain démolis, réparant la nuit des brèches parfois énormes que les torpilles ennemis creusaient dans les tranchées de première ligne. Le 10 octobre déjà, à deux

heures, l'eau du canal par une fissure ancienne, débouchait brusquement en torrent au sud d'Het-Sas, inondant poste de secours, abris. L'Yperlée grossissait à vue d'œil, menaçant d'envahir l'étroit passage, ironiquement appelé le boulevard des « Italiens ». Plus de passerelles; il faut se mettre dans l'eau jusqu'au-dessus du genou. Peu importe, on place des barrages, des hommes dans le torrent essaient d'aveugler la brèche, d'autres dégagent les ruisseaux, le danger fut conjuré. Une autre fois, c'est la montée brusque du Kammelbeck, coupant tout le retour de l'arrière d'Elverdinghe à Pypegaflé, amenant plus d'un mètre d'eau sur soixante de large près de la ferme des Trois-Chemins. C'est le 11 décembre et brusquement, la nuit à trois heures du matin, tir de barrage qui arrose copieusement la zone des réserves et notamment le P. C. du colonel, sans d'ailleurs causer d'accidents graves, l'incendie commence à la ferme des Trois-Chemins, vite éteint par les pionniers que dirigeait l'adjudant Metle. Et le froid venait vite. En décembre, il y eut plus de 200 cas de gelures aux pieds. Or, à mesure que les intempéries devenaient plus dures à supporter, à mesure que cette vieille terre flamande tendait à reprendre sa platitude par nivellement de tous travaux l'ennemi accroissait ses moyens de destruction. A la fin de janvier, ses torpilles avaient plus d'un mètre de haut et pouvaient parvenir jusqu'au-delà de la route Lizerne-Bœsinghe. Dès le début de l'hiver le coin de Steenstraat n'était plus qu'un amas informe de terre bouleversée et de mares dangereuses, sans protection, sans défilement. Ce n'est pas du tout qu'on se laissait tuer sans riposter. L'équipe de bombardiers eut son officier blessé, la moitié de son effectif tué. Du 6 octobre au 27 février, le régiment avait perdu 63 tués, 13 blessés graves, parmi lesquels 3 officiers tués, 4 blessés.

C'est pendant cette période pénible, le 26 octobre, que mourut d'une mort qu'il aurait souhaitée l'aumônier Croizier. Accoutumé à aller jusqu'aux premières lignes à tout moment, il partit après déjeuner. Arrivé au poste de secours, bien précaire déjà, bientôt en ruines, de

Steenstraat, il causait avec le médecin auxiliaire Dom-browksi lorsqu'un éclat de bombe vint le frapper. Il mourut presque aussitôt. Et ce fut une stupeur douloureuse pour tous. D'ailleurs, à cette époque, quand on était frappé, on n'était pas au bout de ses peines et il n'était pas aisément de vous ramener à l'arrière. Les brancardiers remplirent leur tâche avec un véritable hérosme, parcourant dans la boue jusqu'aux genoux toute la zone sous le feu, dans l'eau, surmontant toutes les difficultés, acceptant toutes les fatigues. Et alors régulièrement, à Westvleteret, on célébrait un service à la mémoire des camarades tombés au champ d'honneur. Tristes et grandioses à la fois les enterrements d'alors, dans le cimetière vite peuplé, hélas ! sous le jour sombre, au bruit du canon, une bière recouverte d'un drapeau, une croix de bois et des soldats derrière, des amis profondément émus, prêts au même sacrifice. Heureusement, grâce aux progrès accomplis, il n'y eut guère de maladies.

Après un repos d'une vingtaine de jours à Quaëdypre, du 20 janvier au 20 février, repos employé aux réfections nécessaires, à la création d'une nouvelle compagnie de mitrailleuses, aux piqûres antityphiques, le 73^e reprenait le chemin des tranchées où il devait rester jusqu'au 10 mars.

Alors, encore une fois, l'occasion s'offrit de prouver la valeur du 73^e, d'un régiment qui, malgré tout, depuis avril 1915, n'a pas laissé un seul prisonnier aux mains de l'ennemi. Celui-ci en cherchait sans doute.

Le soir du 20 février, après un crapouillottage plus violent que d'habitude, au-dessus de la plaine couverte de neige, dans le crépuscule calme, des signaux convenus révélèrent à Bœsinghe, à Het-Sas, à Steenstraat surtout, des tentatives d'attaque. Un tir de barrage très précis, immédiatement déclenché, arrêta vite ces velléités. En première ligne, nos hommes qui avaient dû se replier pour la plupart devant le bombardement, reprenaient place. Baïonnette au canon, conduits par le sous-lieutenant Poitou-Duplessy et l'adjudant Lucas, la 2^e compagnie obligeait les quelques ennemis qui avaient pénétré dans nos lignes à les quitter vivement. Ceci à Steenstraat.

Malheureusement, on ne put en prendre aucun, mort ou vivant. Les réserves alertées étaient prêtes. L'échauffourée commencée à 16 h. 30 (un instant on avait cru même à une attaque par les gaz), était terminée à 20 heures et dans la nuit noire les fusées recommençaient leur sara-bande ponctuée, comme d'ordinaire, par une fusillade irrégulière. Le 23, une tentative analogue, mais plus faible, parut s'esquisser vers Het-Sas sans plus de succès.

Pendant quelques jours encore le régiment tint les lignes jusqu'à Bœsinghe pour faciliter la relève par une brigade active, le 58^e. Le 12 mars enfin, il partait pour Quaëdypre, aussi modeste, toujours salué avec respect par tous ceux qui connaissaient son histoire.

Une fois encore, il avait bien mérité du pays. C'est ce dont témoignait assez la deuxième citation à l'Ordre de l'armée dont la 87^e division fut alors l'objet. Voici l'ordre transmis par le général de division, ordre 97 :

« Officiers, sous-officiers, caporaux, brigadiers et soldats
» pour la seconde fois, à quinze mois d'intervalle, la
» 87^e division territoriale est citée à l'Ordre de l'Armée.
» En novembre 1914, le général commandant le D. A. B.
» citait la division pour ses solides qualités d'endurance
» et de bravoure.

« Aujourd'hui, la citation accordée à la division, est
» ainsi libellée :

« A pris part à toutes les opérations qui se sont dérou-
» lées en Belgique depuis le mois d'octobre 1914. Par sa
» ferme attitude au feu au cours des violents combats,
» aussi bien que par son endurance dans un service de
» tranchées très pénible, s'est montrée l'égale des troupes
» les plus solides. Chargée, sous le commandement du
» général Joppe, pendant les plus mauvais mois d'hiver,
» de la défense d'une secteur que les intempéries, le
» terrain marécageux, les bombardements répétés et
» intenses de l'ennemi rendaient particulièrement difficile,
» a donné des preuves constantes du superbe esprit de
» devoir et de dévouement qui l'animent toute entière ».

D'autant plus éclatants témoignages de la satisfaction du haut commandement constituent pour une division de

véritables titres de noblesse, classent dans l'élite de l'Armée et engagent l'avenir. Bretons, Normands et Picards ! vous resterez dignes de votre glorieux passé et vous tiendrez, comme vous l'avez fait jusqu'ici sans défaillance, aussi longtemps qu'il le faudra, avec une foi absolue dans la victoire prochaine.

Le colonel de Tonquédec n'eut pas la joie de mener son régiment au repos, de fêter cette deuxième citation. Chargé d'aller prendre le commandement d'un autre régiment, il partait, le 3 février, navré d'abandonner de tels soldats, de tels compagnons d'armes, très regretté par la plupart.

La dernière période de tranchées avait été accomplie sous le commandement de son successeur, le lieutenant-colonel Colombani de Niolo, arrivé le 4 février. Petit, sec, vif, ancien officier supérieur de l'armée active, le colonel Colombani avait fait toute la campagne. Energetique et bienveillant, il eut tôt fait de prendre en mains le régiment et le conduisit, le 17 mars, à Petite-Synthe, près Dunkerque, où, pendant cinq semaines, il devait travailler à la fortification de la côte et coopérer à sa défense.

B.D.I.C.

CAMPAGNE DE FRANCE

L'Oise (Mars-Juin 1916).

L'intermède. — Petit, sec, vif, nerveux, le lieutenant-colonel Colombani de Niolo, ancien officier supérieur de l'armée active, avait fait toute la campagne au front, soit en Artois, soit surtout en Champagne. Très militaire, esclave réfléchi des règlements, d'une conscience rigide, le nouveau chef du 73^e fut connu bientôt aussi par son inlassable bonté et son jugement aiguisé.

Lorsque, sous sa conduite, le régiment arriva à Petite-Synthe, on s'imaginait volontiers que l'on allait jouir d'un repos sérieux et pouvoir reprendre une instruction un peu compromise par le service continu des tranchées. Il n'en fut pas tout à fait ainsi. Tout de suite, il fallut mettre en état de défense la côte, jusque-là un peu négligée. Depuis Le Clion jusqu'à Saint-Pol, les compagnies dispersées durent, sans arrêt, manier l'outil ou prendre le fusil. Le jour, travaux de fortification ; la nuit, garde sévère avec petits postes, grand'gardes, patrouilles, rondes. La région pouvait toujours redouter la visite inopinée de quelque zeppelin, d'une escadrille de bombardement ennemie. Mais le régiment ne connut que peu d'alertes de ce genre, zeppelin aperçu par les projecteurs et dépiqué la nuit du 2 au 3 avril, par exemple.

Malgré les fatigues de ce service ininterrompu, on savourait le bonheur de vivre en France ; les Bretons retrouvaient la mer avec plaisir ; le soleil printanier, jouant sur les verdures naissantes et sur les maisonnettes éparses, réjouissait tous ceux qui sortaient des marécages gris et ensanglantés de la Flandre belge. Ici, c'était la Flandre française, plate, sablonneuse, étalée en plages

B.D.I.C.

infinies, bordée de dunes couronnées d'oyats grêles, un pays encore coupé de canaux, peu boisé, humide, avec des maisons et des églises en briques, maisons blanches de marins, maisons rouges d'ouvriers, toutes couvertes de tuiles, bordant des chemins capricieux. Par beau temps, dans la brume bleue, apparaissaient blanchâtres les grands monuments de Dunkerque et, parfois, la silhouette aiguë d'un trois-mâts brusquement surgi comme un vaisseau fantôme, tandis qu'aéroplanes et hydravions animaient ciel et mer.

Le 8 avril, changement de secteur. Le 2^e bataillon, mis à la disposition de la 38^e division, nous quitte et va s'établir en Belgique, au camp de Kuhn, près d'Oost-Dunkerque; les autres se prolongent de Saint-Pol jusqu'à Zuidcoote par Malo et Bray-Dunes. Là encore, ce fut une vie de travail et de garde. Décor peu changé, sinon qu'aux maisonnettes des villages ont succédé les agglomérations faubourriennes de Dunkerque et les villas riches des plages. Au début, c'était pour tous un sujet de joyeux étonnements que l'aspect de la plage avec ses élégants promeneurs : le rappel presque brutal d'une vie quelque peu oubliée depuis de longs mois. Mais on voyait aussi les blessés du « Casino », les navires de guerre au mouillage ou en évolution, « monitors » énormes et agiles torpilleurs, et l'on entendait le grondement du canon; mais il y avait aussi les avions allemands qui, de temps à autre, au petit jour, venaient lancer des bombes, souvent inoffensives sur Dunkerque, sur Rosendaël, sur Malo (25 et 26 avril notamment).

A partir du 5 mai, le service fut un peu moins chargé et l'on put organiser l'instruction des équipes spéciales (fusiliers-mitrailleurs, grenadiers, signaleurs). La proximité de Dunkerque était fort appréciée de beaucoup et l'on se prenait parfois à rêver de triomphes prochains, lorsque l'on revoyait le Monument de la Victoire devant lequel le régiment avait défilé pour venir à Malo-les-Bains.

Il semblait que le 73^e eut peine à quitter ces régions flamandes où il avait séjourné, marché, souffert, combattu depuis octobre 1914. Aussi ne fut-il pas autrement étonné

d'avoir à retourner en Belgique. L'ordre de départ arriva le 15 mai dans la soirée, le régiment partit le lendemain, emportant encore des félicitations. Déjà le général Coutanceau, gouverneur de Dunkerque, avait complimenté nos travailleurs. Le 2^e bataillon, au camp de Kuhn, s'était fait remarquer aussi par son travail; en outre, lors d'un violent bombardement effectué par l'ennemi sur une batterie en construction, spontanément, gradés et hommes, s'étaient empressés pour protéger la batterie. Aussi, le général de division Rouquerol, commandant le groupement de Nieuport, fit-il paraître l'ordre du jour suivant :

« Au moment du départ du 2^e bataillon du 73^e R. I. T. » le général tient à lui adresser l'expression de sa satisfaction pour les travaux qu'il a effectués dans la zone de groupement. Se rendant compte de l'importance de leur tâche et de l'urgence de la mener à bien, tous, officiers comme soldats, ont su s'acquitter de leur mission, sans se laisser arrêter par les conditions difficiles et parfois périlleuses du travail qu'ils avaient à remplir. Le général leur en renouvelle ses félicitations et tous ses remerciements ».

Le 16 mai, départ pour Ost-Kapelle et Killem-Linde. Le 18, le régiment prenait position dans la zone Bikhock-Crombeke, fournissant aussitôt des travailleurs pour les tranchées. Du 24 mai au 1^{er} juin, il occupe ses anciens emplacements de Het-Sas et Steenstraat. Il connaît à nouveau les bombardements violents auxquels se livre l'ennemi. Celui-ci essaie en vain, le 31, de franchir la passerelle de la Boucle, il est repoussé avec pertes.

Enfin, le 3 juin, à 8 h. 05, le 73^e R. I. T. franchit pour la dernière fois, à Costkapelle, cette frontière belge qu'il avait passée si souvent depuis deux ans. Alors, le souvenir de tant de camarades disparus, le souvenir de tant de souffrances supportées revient vif à la mémoire de tous (la dernière période de tranchées nous coûtait encore 9 tués, 22 blessés dont un officier). Mais on avait conscience aussi d'avoir fait œuvre utile pour la défense du pays, et dans la brume matinale qui ouatait l'horizon,

transparaissait, imprécise encore, l'image de la France victorieuse, triomphante. L'un de ces bataillons fut accompagné de Westvleterem à Crombeke par la musique d'un régiment belge, dernier et seul hommage rendu à ceux qui, depuis le début, avaient défendu les débris d'un pays libre, violé par un adversaire sans scrupules.

Du moins, l'ordre général n° 26 de la 173^e brigade accusa ce départ comme il convenait : « La 173^e brigade quitte la Belgique pour occuper un secteur sur une autre partie du front. Pendant ces huit jours d'occupation, les officiers, les sous-officiers et les soldats se sont fait remarquer par leur activité. La sécurité a été assurée par les guetteurs et la garnison de première ligne; les officiers, par leur présence, ont encouragé leurs hommes et dirigé leurs efforts, les spécialistes bombardiers, sapeurs, mitrailleurs se sont ingénier à causer du mal aux Allemands. Le colonel commandant la brigade leur exprime toute sa satisfaction. Il compte sur leur dévouement pour affirmer encore, dans le nouveau secteur, leur zèle et leur combativité. Les Allemands auront gardé un souvenir cuisant du dernier passage de la 173^e brigade de Steenstraat à Bœsinghe ». Signé : Martin d'Escrienne.

Le 3 juin, le 73^e cantonnait près de Bergues, entre Hoymille-Quaëdypre et les Cinq-Chemin, prêt à partir pour une autre destination. Le 6, arrivait en renfort une compagnie du 140^e R. I. T. dissous, que nous avions connu comme bataillon de travailleurs en Belgique et qui venait d'être cité à l'Ordre du Corps d'Armée. Le 7, le régiment prend le train à Bergues, pour une destination inconnue.

Les tranchées devant Noyon (Juin-Décembre 1916).

Durant tout l'été et l'automne 1916, le 73^e tient la ligne. Au moment où les Allemands s'épuisaient sur Verdun, au moment aussi où l'offensive anglo-française sur la Somme se poursuivait, il fallut remplacer, sur la grande route de Paris, une division de tirailleurs. A la 87^e division territoriale échut cet honneur.

B.D.I.C

Le 7 juin donc, on disait adieu à la Flandre. Aux rayons du soleil couchant, les clochers de Bergues, semblables, derrière les remparts trapus, à des casques de guetteurs tapis derrière le parapet d'une tranchée, semblaient se doré joyeusement. Bien des regards du train les virent disparaître à l'horizon et suivirent longtemps, songeurs, ces derniers témoins de deux ans de guerre en pays flamand, deux ans de souffrance et de gloire.

Le lendemain, le 73^e cantonne à Estrées-Saint-Denis, Morvillers, Arsy, un peu surpris par ce pays ondulé et fleuri de France. Il est affecté à la X^e armée (général Micheler) et doit relever la division marocaine du 2^e C. A. C. Le 15, mouvement. D'une étape, on va jusqu'à la zone de Clairoix, Longueil-sous-Thourotte, heureux de fouler des routes solides, d'admirer les collines boisées, la riche vallée de l'Oise, de traverser villes et villages de France, tout près du cœur même de la France, de Paris.

Dans la nuit du 16 au 17, une seconde marche mène le 73^e aux tranchées. Tout de suite, on apprécia des tranchées sérieuses, pourvues d'abris, un pays sec, verdoyant, aimable. A droite, c'était l'immense plaine de l'Oise, traversée par la longue route bordée de pommiers qui va de Paris à Noyon, avec la suite pittoresque et lamentable des ruines de Ribécourt, à 95 kilomètres de notre capitale. A gauche, un éperon tout boisé, dominant les tranchées ennemis qui encerclent le village démolî de Dreslincourt. Du sommet, on pouvait voir, au loin, le quartier de cavalerie et la cathédrale de Noyon, dans un décor admirable, mais triste à contempler pour des regards français. Parfois, dans ces sentiers sous bois, à deux pas de l'ennemi, on se serait cru à l'arrière en toute sécurité. Et l'on s'extasiait devant les boyaux profonds et secs, devant les pierres si rares en Belgique. On respirait mieux ici et l'on était heureux de pouvoir enfin « voir ».

Les trois bataillons occupèrent les tranchées de Ribécourt à la Fourche, sans autre relève que des relèves intérieures par compagnie, jusqu'au 18 décembre. Même au début, certaines unités demeurèrent 64 jours d'affilée de première ligne. Encore les compagnies en réserve

B.D.I.C

n'allèrent-elles jamais plus loin que Béthancourt et Cambonne.

En outre du service des tranchées, il fallut continuer les travaux, renforcer les réseaux de fils de fer, continuer boyaux, abris, sans attendre aucun secours extérieur de main-d'œuvre. Il fallut aussi prouver à l'ennemi qu'on était actif et essayer de le connaître. Chaque soir des patrouilles sortent, portant des pancartes (reprise de Czernowitz), observant les postes ennemis, tendant des embuscades; chaque mois au moins, des fractions importantes participent aux coups de main que tentent les cavaliers (spahis ou chasseurs qui occupent le P. A. du canal). Enfin, il fallut apprendre les instructions nouvelles sur le combat, s'initier au maniement des engins nouveaux. C'est en ligne même que les territoriaux apprirent à se servir des Viven-Bessières, qu'ils s'exerçèrent au lancement des grenades, à la pratique du fusil-mitrailleur (école théorique et pratique à Antoval), plus à l'arrière. Officiers et soldats par groupes fréquentaient, avec l'active, les divers centres d'instruction (chefs de section, commandants de compagnie, travaux de campagne, etc...). Ajoutez qu'un service de renseignements, appuyé sur les observatoires Salpin et Nortier construits par nos soins, fonctionna dès les premiers jours. Pour le surplus, on sait les corvées que l'infanterie est accoutumée à fournir à l'artillerie et au génie. Si chargé qu'il paraisse, ce programme fut réalisé à la satisfaction de ceux qui l'ordonnaient, grâce à la bonne volonté et à l'expérience de tous, officiers et soldats. Même on trouva moyen d'organiser, pour les compagnies en réserve, des séances récréatives; une salle de réunion, qui servait aussi de chapelle, fut aménagée dans les ruines de Ribécourt à l'ancienne école des filles.

Ce n'est pas que la vie, dans ce secteur, fut exempte de tout danger. Pour calme qu'il parut, le secteur n'était pas toujours énigmatique, tant s'en faut. Balles de mitrailleuses, obus divers ne manquaient pas de rappeler souvent la chanson de la guerre. Le 20 juin, l'ennemi bombarde les ruines du Chalet-d'Antoval, de 9 à 18 heures, sans discontinuer. Le 27, désireux de donner

un coup de coude, il arrose copieusement, matin et soir, le poste avancé de Sabarot (2^e compagnie) et, le lendemain, on ramenait trois cadavres allemands et de nombreuses armes abandonnées par l'ennemi. En même temps, les Allemands avaient lancé une profusion de torpilles sur le « Nez-de-François », saillant du secteur occupé par notre voisin de gauche, le 74^e R. I.T. Le 2^e bataillon du 73^e alla remplacer pendant une quinzaine de jours le bataillon du 74^e qui avait particulièrement souffert. Puis, les duels d'artillerie continuent, ponctuant le roulement sourd et ininterrompu de la bataille de la Somme, dont l'écho arrive jusqu'à nous. Nos 240 de tranchées démolissent les ouvrages du « Nez-de-Dreslincourt » (2-4 juillet, 20 et 23 août); la canonnière postée sur le canal, non loin de Béthancourt, abîme les croisements de la voie ferrée à Noyon. L'ennemi parfois bombarde nos batteries et observatoires, coupe l'un des magnifiques platanes du château de Béthancourt (P. C. du lieutenant-colonel); souvent, les carrefours sont « arrosés ». Bref, la menue monnaie du combat quotidien. Dans la nuit, souvent de petites lumières passent, avec un bruit caractéristique; ce sont les escadrilles qui vont bombarder les lignes arrières de l'ennemi. L'ennemi, lui, aventurait peu ses avions, ses drachens.

Nos reconnaissances, nos observations avaient indiqué et confirmé que la ligne ennemie était gardée par de faibles effectifs (52^e Landwehr, 16^e Div. R), mais abondamment pourvus d'engins et de canons. Cette opinion fut corroborée par les déclarations d'un déserteur, Billant (Louis), un jeune Alsacien, qui se présenta devant le P. A. du canal, le 5 août. Tout occupés à Verdun et sur la Somme, les Allemands ne semblaient pas devoir menacer sérieusement la porte de Paris que défendait presque seul le 73^e territorial, sur la rive droite de l'Oise.

D'ailleurs, l'offensive causait des mouvements de troupes qui faisaient varier l'affectation du régiment, seul immobile. Ainsi, en juillet, nous dépendions de la III^e armée (général Humbert); en novembre, de la 1^{re} (général Gérard) et du 53^e C. A. (général Jacquot).

A travers toutes ces « variations sur le même air », l'art ne perdait pas ses droits. En effet, quelques-uns de nos poilus participèrent avec succès à l'Exposition de la III^e Armée, qui s'ouvrit à Compiègne le 1^{er} octobre, préface de l'Exposition de l'Armée, installée plus tard aux Tuileries, à Paris. Le 16 août, Théodore Botrel, qui aime à se dire le « Barde breton », venait chanter et distribuer ses chansons dans nos lignes, entre autres celle qu'il composa pour la 87^e D. I : « La Division de granit ».

Durs comme rocs, en effet, ces hommes qui, depuis tant de mois, combattaient presque sans repos. Un nouvel effort leur fut demandé. Par suite des mouvements latéraux de large envergure, le 73^e étendit son front, le 4 décembre, sur presque tout le secteur occupé jusque-là par le 74^e, c'est-à-dire jusqu'au « Nez-de-François » inclus. Nouvelle épreuve. Le 15, à partir de 12 h. 30, commence un bombardement très violent qui se poursuit, par phases irrégulières, jusqu'au 16, à 6 heures. Les tranchées furent bouleversées, les abris défoncés, par cette avalanche d'un millier de torpilles et obus mêlés de projectiles asphyxiants. Chacun fit son devoir. Le lieutenant Filz, de la 9^e compagnie, resta plusieurs heures bloqué dans son abri démolî, mais conduisit lui-même, avec énergie, les travaux de sauvetage. Les Allemands ne purent prononcer aucune attaque d'infanterie, arrêtés par nos mitrailleuses et nos tirs de barrage. L'affaire nous coûtait 11 tués, 28 blessés.

Ce fut le dernier choc avant le départ du secteur. Le 18 décembre, le régiment avait quitté la zone de Béthancourt, relevé par le 319^e et le 265^e actifs. Transporté en autobus, il alla cantonner entre Chevrières et Bazincourt.

Il partit, laissant encore des témoignages douloureux de son endurance et de son courage. A Béthancourt, un cimetière militaire avait été réorganisé et entretenu. Le 2 novembre, l'aumônier divisionnaire, M. l'abbé Seran, y vint bénir un monument dessiné par le sous-lieutenant Piebourg, construit par les binious, érigé à la mémoire de tous les soldats morts pour la France. Croix blanches, en forme de croix de guerre, dominant la plaine visible des coteaux de Tracy, symbole de la foi qui anime tous ceux

qui se sacrifient pour le pays et ont conscience, plus souvent qu'on ne croit, des grandes choses qu'ils accomplissent obscurément : « Gesta Dei per Francos ». Avant de quitter le secteur, le lieutenant-colonel alla saluer les tombes, comme il l'avait annoncé au rapport du 15 décembre :

« Au moment où le régiment quitte cette région de l'Oise dont il a occupé les tranchées sans interruption et sans repos depuis six mois, le colonel tient à rendre hommage au dévouement, à l'endurance et à l'abnégation de tous, officiers et troupe. Si ce secteur ne présente pas les mêmes occasions de danger et de fatigue que la Belgique où le 73^e a si vaillamment combattu et souffert, il n'en est pas moins vrai que les tranchées que nous transmettons, en excellent état, à nos camarades de l'armée active, exigent un service très sérieux, toujours pénible, souvent dangereux : témoins, les camarades qui dorment leur dernier sommeil dans le cimetière de Béthancourt et qui sont tombés victimes de leur courage et de leur devoir. Avant de quitter son P. C. (1) le colonel ira saluer leurs tombes au nom du régiment ».

La préparation de l'offensive (Janvier-Mars 1917).

Le repos dura du 18 décembre au 2 janvier. Le régiment, établi dans des cantonnements suffisants, entre Chevrières et Bazincourt, y fêta la nouvelle année. Le 1^{er} janvier 1917, réveil en musique et concert l'après-midi.

Mais on songeait alors à préparer une vigoureuse offensive sur plusieurs points du front, notamment du côté de Lassigny. Le 2 janvier, des autobus transportaient le 73^e territorial dans la zone Cambronne-Roye-sur-Matz, où il devait travailler à la voie de 0 m. 60. Très dispersé,

(1) Le château de Béthancourt fut habité en septembre 1914 par Von Kluck. Sur la glace du salon, un Allemand avait peint cette recommandation, lisible encore en décembre 1916 : « Bitte erhebet dieses haus wenn es mögliche sein wurde ». Respecter cette maison autant que possible.

difficilement relié à l'état-major qui restait à Antheuil, le régiment eut à surmonter bien des obstacles. L'hiver s'annonçait très dur. Sans paille ou presque, sans aucun moyen de chauffage, par des températures qui descendaient jusqu'à 18°, il fallut travailler, parfois tout près des digues. Le nombre des malades augmenta, sans pourtant devenir considérable, et restant toujours inférieur de beaucoup à celui des jeunes classes, 3 officiers durent être évacués. Hiver sec, plus froid que pluvieux, de longues semaines la neige couvrit les collines, qui bordaient alors l'horizon et servaient d'appui aux lignes françaises. Collines boisées, harmonieusement disposées, éventrées de carrières-abris comme à Elincourt. Dans le ciel clair, les avions ennemis apparaissaient parfois en escadrilles. L'un d'eux fut abattu par Guynemer, tout près d'Antheuil, 28^e victoire du célèbre « as ». Malgré les difficultés et les intempéries, les travaux furent poussés avec énergie; bientôt surgirent partout les cabanes à obus, et les champs gelés furent sillonnés par les voies ferrées qui devaient amener à pied d'œuvre le matériel nécessaire. Sur la croupe de Vignemont, à la halte de Villers-sur-Coudun, de spacieuses ambulances étaient aménagées. Le général Vanderberg, commandant la 61^e D. I., félicita le commandant de Chambure pour les travaux de son bataillon; les directeurs de la voie de 0 m. 60 complimentèrent aussi les différents éléments du régiment. Une fois de plus, le 73^e avait fait preuve de dévouement et d'une endurance peu commune.

A partir du 15 février, les unités si éparses commencèrent à se rassembler pour aller s'instruire plus en arrière. Ce furent de longues marches, gaiement accomplies, par Compiègne, Néry, Versigny. Tout le monde se trouva, le 28, autour du camp de Pontarmé, l'état-major à Plailly; le 3^e bataillon rejoignit à son tour le 5 mars.

Tout aussitôt, les troupes furent remises à l'instruction pour le combat. Un terrain fut aménagé près de Plailly et des exercices s'y succédèrent, dans la neige encore reparue, épaisse et durable. Lancement de grenades, tir de fusil-mitrailleur, combat du bataillon, vagues d'assaut, en quelques jours, les nouveaux procédés furent passés en

revue. Les travailleurs d'hier s'apprêtaient à redevenir des combattants et à aider à la marche en avant.

A vrai dire, il aurait fallu plus de temps. Mais le temps était mesuré, et le 12, le 73^e regagnait le front.

L'offensive. — Le repli allemand. — L'occupation

(Mars-Avril 1917).

Par étapes, le régiment de Plailly et Survilliers, par Longueil-Sainte-Marie, rejoignit son ancien secteur. Le 16 mars, la C. H. R. occupait Machemont; le 1^{er} bataillon s'étendait de Bellerive à Cambronne; le 2^e d'Antoval au Courtill-Fleury; le 3^e en réserve à Mélicoq. Le 74^e R. I. T. occupait la ligne avant. Le 17, le 2^e bataillon passait à Ribécourt où le 1^{er} ne tardait pas à le suivre.

Un temps plein de promesses, ensoleillé et frais, semblait propice aux attaques préparées. La canonnade avait commencé, violente, sur le Piémont. On savait que l'ennemi avait décidé de se replier et les indices recueillis dès novembre 1916 avaient été confirmés. Enfin, on allait franchir le mur établi depuis 1914.

Le 18, au matin, la brigade franchissait les lignes; le 74^e, appuyé par notre 2^e bataillon, traversait Dreslincourt complètement abandonné, poussait jusqu'à Pimprez. L'état-major du 73^e arrivait à Ribécourt. Prudemment, à travers les champs déserts, le long des routes coupées et minées, on avançait. De ce côté, l'ennemi se contenta d'envoyer quelques rafales d'obus. On s'arrêta néanmoins, la brigade devant servir de pivot de manœuvre à droite, pendant que d'autres territoriaux (11^e et 12^e) et l'active opéraient une large conversion par la gauche. On savait ainsi qu'il n'y avait plus personne jusqu'à Noyon et au delà.

Dès le 19, le 73^e fut mis à la disposition du service routier. Alors qu'on s'attendait à occuper Noyon et ces villages si longtemps observés du haut de la cote 113, on se mit à réparer les voies de communication et à débarrasser un peu les lignes. Dès le 19, la cavalerie passait et

de longues files de camions se suivaient sans interruption sur la route si longtemps déserte. Un tablier de planches placé par nos hommes permit une circulation immédiate. Et l'on vit alors, en sens contraire, rapatrier des civils, vieillards, enfants, heureux d'être délivrés de l'oppression boche, hâves et émaciés, souvent dépourvus de tout, encore hébétés. Lamentables convois que chacun s'efforçait de réconforter de son mieux. Entre le 21 et le 25, les 1^{er} et 3^e bataillons allèrent occuper la région de Noyon et effectuer les travaux les plus urgents.

Quelle joie profonde pour tous de circuler dans cette zone si longtemps interdite! Mais quelle tristesse aussi! Les villages qui avaient encore apparence de vie sont ruinés; l'ennemi a emmené les habitants qui restaient encore; à Chiry, comme ailleurs, il a scié les poutres maîtresses, afin que le toit écrase les étages inférieurs, partout il a marqué sa sauvagerie; ce qu'il n'a pu emporter, il l'a démolie ou squillé. Tous les ponts ont sauté, tous les carrefours ont été défoncés à la mine. Seuls, restent, orgueilleux, les cimetières d'art germanique et quelques kommandaturs ornées de l'aigle féroce. Les clochers sont abattus, les églises souvent éventrées. C'est le désert désolé.

Le 31, les derniers éléments du régiment passaient dans la zone libérée par Orval, Thiescourt, Lassigny, pour rejoindre Avricourt et Beaulieu-Ecuville. Marche poignante à travers les mines accumulées en pays mort, sans un bruit, sans même un oiseau. Et ce qui indigne le plus, ce sont les arbres fruitiers coupés ou seulement écorchés, sans utilité militaire, massacrés pour rien, par rage impuissante et sauvage. A Avricourt en ruines, quelques femmes et vieillards étonnés, éreintés, qui pleurent en voyant le drapeau. On ne saurait être trop prudent; partout traînent par un hasard savant, des détonateurs, des grenades. « Pas de pitié » : voilà le cri de ceux qui ont survécu et qui déjà voudraient relever les ruines, remettre la terre en état.

Le régiment s'emploie aux routes, aux passerelles. Le dimanche de Pâques, 8 avril, à Bouvilly, dans une grange bien ornée, première messe en pays libéré, messe solennelle

en musique, émouvante comme jamais. Est-ce le commencement d'un espoir définitif?

Le 9, tous les visages s'assombrissent. L'ordre suivant est arrivé : la 87^e division territoriale « *l'Immortelle* » est dissoute. Le général Joppe vient faire ses adieux à Ecuville et, salué par le drapeau, dit aux officiers et sous-officiers son chagrin et sa fierté. Dans un ordre laconique, il félicite « les quatre régiments de leur excellent esprit de discipline et de leur énergique endurance ». Ce fut toute l'oraison funèbre d'une division qui avait eu l'honneur d'être deux fois citée à l'Ordre de l'Armée! Et ceux qui avaient été les glorieux de la boue, allaient-ils désormais devenir les boueux de la gloire?...

73^e RÉGIMENT D'INFANTERIE TERRITORIALE

LISTE NOMINATIVE
des Officiers, Sous-Officiers, Caporaux et Soldats
“Morts pour la France”

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	DATE DU DÉCÈS
Pelletier de Chambure (M.-M.)	Chef de bat ^{on} .	Décédé le 12 novembre 1917.
Guignard (E.-A.)	Capitaine.	Tué le 1 ^{er} novembre 1914.
Nortier (Ch.-E.)	d ^o	Décédé le 6 novembre 1914.
Le Goaziou (F.-M.)	d ^o	Décédé le 22 avril 1915.
Duros (A.)	d ^o	Tué le 22 avril 1915.
Chœl (Ch.-A.)	Lieutenant.	Tué le 6 novembre 1914.
Anastasé (E.)	d ^o	Décédé le 22 novembre 1914.
Desbœuf (H.-E.)	d ^o	Décédé le 17 décembre 1914.
Debergue (E.-M.)	d ^o	Décédé le 27 mai 1918.
Hochet (A.-L.)	d ^o	Décédé le 28 mai 1918.
Jégou (J.-M.)	d ^o	Décédé le 26 juillet 1918.
Salpin (V.)	S ^s -Lieutenant.	Tué le 10 novembre 1914.
Geffroy (A.-A.)	d ^o	Décédé le 17 janvier 1915.
Durrane (L.)	d ^o	Tué le 22 avril 1915.
Dubost (A.-Ch.)	d ^o	Tué le 22 avril 1915.
Simonet (A.-E.-L.)	d ^o	Tué le 29 avril 1915.
Berne (A.)	d ^o	Tué le 10 décembre 1915.
Troffoff (J.-B.)	d ^o	Tué le 11 janvier 1916.
Le Dall (E.-F.)	d ^o	Décédé le 6-décembre 1916.
Sahuguéde (M.-J.-H.)	d ^o	Décédé le 28 mai 1918.
Loyer (P.-M.)	Adjudant-chef	Tué le 29 octobre 1914.
Le Guilloux (Y.-M.-G.)	d ^o	Tué le 5 novembre 1914.
Pichon (E.-E.)	Adjudant.	Tué le 29 octobre 1914.
Guénnégou (F.-M.)	d ^o	Tué le 30 octobre 1914.
Levavasseur (E.)	d ^o	Décédé le 1 ^{er} novembre 1914.
Le Pillouer (J.-M.)	d ^o	Tué le 10 novembre 1914.
Recourée (O.)	d ^o	Tué le 10 novembre 1914.
Pichelin (A.-A.)	d ^o	Tué le 12 novembre 1914.
Burleau (A.-J.-M.)	d ^o	Décédé le 16 avril 1915.
Berruyer (G.-Ch.)	d ^o	Décédé le 22 avril 1915.
Roussel (L.-A.)	d ^o	Décédé le 7 mai 1915.
Moulin (G.)	d ^o	Décédé le 1 ^{er} juin 1916.
Sarthou (R.-H.)	Sergent-major	Tué le 11 avril 1915.
Rio (G.-C.)	d ^o	Décédé le 27 août 1915.
Goupl (V.)	Serg ^t -fourrier.	Tué le 6 novembre 1914.

B.D.I.C

B.D.I.C

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	DATE DU DÉCÈS
Travadon (G.-M.)	Sergent.	Tué le 25 octobre 1914.
Ruellan de Créhu (A.-M.-L.)	d°	Tué le 27 octobre 1914.
Guévéllou (A.-F.)	d°	Tué le 1 ^{er} novembre 1914.
Marot (C.-J.)	d°	Tué le 3 novembre 1914.
Le Dily (L.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Lefèvre (L.-E.)	d°	Tué le 6 novembre 1914.
Le Goux (Y.-M.)	d°	Tué le 6 novembre 1914.
Le Gali (J.)	d°	Tué le 8 novembre 1914.
Le Moal (J.-M.)	d°	Tué le 9 novembre 1914.
Loiseau (G.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Houérou (G.)	d°	Tué le 11 novembre 1914.
Guézenec (Y.-M.)	d°	Tué le 11 novembre 1914.
Le Franchec (A.-E.)	d°	Tué le 11 novembre 1914.
Maubry (R.)	d°	Tué le 13 novembre 1914.
Prigent (Y.-M.)	d°	Décédé le 15 janvier 1915.
Paul (V.-J.)	d°	Décédé le 18 janvier 1915.
Févre (A.)	d°	Tué le 28 janvier 1915.
Laval (A.)	d°	Tué le 10 février 1915.
Jeudemange (L.-J.)	d°	Tué le 21 février 1915.
Lecuyot (H.-M.)	d°	Tué le 12 mars 1915.
Thépault (G.)	d°	Décédé le 9 mai 1915.
Le Goascoing (P.-M.)	d°	Décédé le 24 avril 1915.
Le Lait (L.)	d°	Tué le 23 juin 1915.
Lecoq (V.)	d°	Tué le 4 novembre 1915.
Le Gall (L.)	d°	Tué le 10 novembre 1915.
Denouël (J.-M.)	d°	Tué le 24 décembre 1915.
Carel (P.-M.)	d°	Décédé le 26 décembre 1915.
Orrit (H.)	d°	Décédé le 24 février 1916.
Le Calvez (P.-M.)	d°	Décédé le 30 mai 1916.
Hallouin (L.)	d°	Décédé le 2 juin 1916.
Ségrétain (A.)	d°	Tué le 10 août 1917.
Le Brecq (H.-A.-J.)	d°	Tué le 27 mai 1918.
Simon (J.-M.)	d°	Tué le 4 août 1918.
Symonneaux (Ch.)	Caporal.	Tué le 29 octobre 1914.
Pierre (L.-M.)	d°	Tué le 31 octobre 1914.
Le Flem (L.-F.-Y.)	d°	Tué le 1 ^{er} novembre 1914.
Le Perff (J.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Balcou (A.-F.-M.)	d°	Tué le 6 novembre 1914.
Peuron (J.-L.)	d°	Tué le 7 novembre 1914.
Le Parc (G.-M.)	d°	Décédé le 10 novembre 1914.
Nicol (I.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Mesle (A.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Legrand (F.-P.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Evert (F.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Dun (B.-A.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Cadiou (J.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Chée (J.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Jourand (E.)	d°	Décédé le 11 novembre 1914.
Milon (F.-A.)	d°	Tué le 11 novembre 1914.
Talabardon (J.-P.)	d°	Tué le 11 novembre 1914.

B.D.I.C

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	DATE DU DÉCÈS
Tilmant (G.)	Caporal.	Décédé le 15 novembre 1914.
Charles (Y.-M.)	d°	Tué le 30 janvier 1915.
Le Camus (E.)	d°	Décédé le 3 février 1915.
Person (F.-M.)	d°	Tué le 6 février 1915.
Jaudet (A.)	d°	Tué le 7 février 1915.
Maoult (E.)	d°	Décédé le 7 février 1915.
Sicherre (Ch.)	d°	Tué le 17 février 1915.
Toudic (Ch.)	d°	Décédé le 22 avril 1915.
Le Clerc (C.)	d°	Décédé le 24 avril 1915.
Gorégués (P.-M.)	d°	Tué en octobre 1915.
Lecanu (A.)	d°	Tué le 11 octobre 1915.
Guyomarch (Ch.-M.)	d°	Tué le 13 octobre 1915.
Lecomte (H.-A.)	d°	Décédé en octobre 1915.
Nussbaum (A.-F.)	d°	Tué le 1 ^{er} décembre 1915.
Bourgault (F.-V.)	d°	Décédé le 7 décembre 1915.
Guillou (J.-M.)	d°	Tué le 15 janvier 1916.
Coutelet (H.-J.-V.)	d°	Tué le 9 novembre 1916.
Henry (P.)	d°	Tué le 9 novembre 1916.
Pasquier (P.)	d°	Décédé le 22 février 1916.
Henry (P.)	d°	Décédé le 19 juin 1916.
Meur (J.-M.)	d°	Décédé le 28 septembre 1916.
Coutelet (H.-J.-V.)	d°	Tué le 9 novembre 1916.
Le Bruno (J.-B.)	d°	Décédé le 12 juillet 1917.
Jaunet (A.)	d°	Tué le 26 octobre 1917.
Lapéze (A.)	d°	Tué le 27 mai 1918.
Le Bouillé (Y.-M.)	d°	Décédé le 31 août 1918.
Le Ster (A.)	d°	Tué le 1 ^{er} octobre 1914.
Youdec (Y.)	d°	Tué le 10 octobre 1914.
Teurnier (P.-M.)	d°	Tué le 21 octobre 1914.
Bourdeau (P.)	d°	Tué le 24 octobre 1914.
Gouriou (J.)	d°	Tué le 25 octobre 1914.
Nédellec (L.)	d°	Tué le 25 octobre 1914.
Allain (G.)	d°	Tué le 26 octobre 1914.
Minter (P.)	d°	Tué le 26 octobre 1914.
Le Gac (G.-J.)	d°	Tué le 27 octobre 1914.
Glo (P.-J.)	d°	Tué le 27 octobre 1914.
Garandel (Y.-M.)	op	Tué le 27 octobre 1914.
Le Davay (H.-M.)	d°	Tué le 27 octobre 1914.
Cozic (F.-M.)	d°	Tué le 27 octobre 1914.
Le Corre (P.-M.)	d°	Décédé le 27 octobre 1914.
Le Couster (J.)	d°	Tué le 27 octobre 1914.
Le Poncin (D.-M.-J.)	d°	Tué le 27 octobre 1914.
Simon (Ch.)	d°	Tué le 27 octobre 1914.
Saliou (A.-M.)	d°	Tué le 27 octobre 1914.
Fallézou (F.-L.)	d°	Tué le 28 octobre 1914.
Auffret (Y.-M.)	d°	Tué le 28 octobre 1914.
Hervé (F.-M.)	d°	Tué le 28 octobre 1914.
Gaudu (J.-M.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Le Guillou (L.-M.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Daniel (L.-M.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.

B.D.I.C

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	DATE DU DÉCÈS
Coail (J.-M.)	Soldat.	Tué le 29 octobre 1914.
Le Bon (Y.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Le Blond (P.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Hervé (Y.-M.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Jégou (A.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Jacob (P.-M.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Larmor (P.-M.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Leizour (F.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Le May (G.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Prigent (F.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Poulériguen (J.-F.-E.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Piton (J.-M.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Pentroad (F.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Penhoat (Y.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Richard (A.-M.)	d°	Tué le 29 octobre 1914.
Le Coadou (J.-M.)	d°	Tué le 30 octobre 1914.
Auffret (F.-M.)	d°	Tué le 30 octobre 1914.
Conadou (J.-M.)	d°	Tué le 30 octobre 1914.
Hamon (E.)	d°	Tué le 30 octobre 1914.
Le Méler (L.-M.)	d°	Tué le 30 octobre 1914.
Mons (Y.-M.)	d°	Tué le 30 octobre 1914.
Perrot (C.)	d°	Tué le 30 octobre 1914.
Panelée (P.-M.)	d°	Tué le 30 octobre 1914.
Le Roy (J.-F.)	d°	Tué le 30 octobre 1914.
Guézennec (Y.-M.)	d°	Tué le 31 octobre 1914.
Hormand (G.)	d°	Tué le 31 octobre 1914.
Jouan (J.-M.)	d°	Tué le 31 octobre 1914.
Simon (J.)	d°	Tué le 31 octobre 1914.
Steunou (J.-M.)	d°	Tué le 31 octobre 1914.
Le Guern (B.)	d°	Tué en novembre 1914.
Le Fer (P.-M.)	d°	Tué le 1 ^{er} novembre 1914.
Le Calvez (Y.)	d°	Tué le 1 ^{er} novembre 1914.
Lissillour (R.)	d°	Tué le 1 ^{er} novembre 1914.
Le Moal (Y.-M.)	d°	Tué le 1 ^{er} novembre 1914.
Le Péron (F.-M.)	d°	Tué le 1 ^{er} novembre 1914.
Le Pennec (G.)	d°	Tué le 1 ^{er} novembre 1914.
Le Coz (J.-F.-M.)	d°	Tué le 2 novembre 1914.
Bonniore (J.-B.)	d°	Tué le 2 novembre 1914.
Jacques (J.-M.)	d°	Tué le 2 novembre 1914.
Prigent (Y.-M.)	d°	Tué le 2 novembre 1914.
Prigent (F.-M.)	d°	Tué le 2 novembre 1914.
Ropars (N.)	d°	Tué le 2 novembre 1914.
Le Gall (L.)	d°	Tué le 3 novembre 1914.
Guillou (Y.-M.)	d°	Tué le 3 novembre 1914.
Famel (Y.-M.)	d°	Tué le 3 novembre 1914.
Le Corre (J.-J.)	d°	Tué le 3 novembre 1914.
Corveller (L.)	d°	Tué le 3 novembre 1914.
Guyader (F.-M.)	d°	Tué le 3 novembre 1914.
Le Lagadec (J.)	d°	Tué le 3 novembre 1914.
Pierre (J.)	d°	Tué le 3 novembre 1914.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	DATE DU DÉCÈS
Le Foll (F.)	Soldat.	Tué le 4 novembre 1914.
Anciaux (H.)	d°	Tué le 4 novembre 1914.
Buchon (J.-M.)	d°	Tué le 4 novembre 1914.
Ollivier (F.)	d°	Tué le 4 novembre 1914.
Flouriot (J.-B.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Fiblec (G.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Le Fichant (L.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Le Duff (Y.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Capitaine (F.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Coadic (J.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Berroche (R.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Le Bervet (F.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Bougeant (Y.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Govet (F.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Hamon (F.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Hillion (F.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Lamouler (M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Le Marchand (F.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Morvan (F.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Nicolas (P.-F.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Le Narmet (J.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Prigent (F.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Le Roy (J.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Le Roux (F.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Stéphan (L.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Tinévez (J.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Tynévez (J.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Vaillant (V.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Cadoret (J.-M.)	d°	Tué le 5 novembre 1914.
Couillec (G.)	d°	Tué le 6 novembre 1914.
Le Couster (M.)	d°	Décédé le 6 novembre 1914.
Le Cozannet (Y.-J.)	d°	Tué le 6 novembre 1914.
Le Bacquer (Y.)	d°	Tué le 6 novembre 1914.
Bolloré (L.-M.)	d°	Tué le 6 novembre 1914.
Hervé (P.-L.)	d°	Tué le 6 novembre 1914.
Mouzer (Y.)	d°	Tué le 6 novembre 1914.
Le Page (H.)	d°	Tué le 6 novembre 1914.
Le Roy (P.-M.)	d°	Tué le 6 novembre 1914.
Toudic (J.)	d°	Tué le 6 novembre 1914.
Bernable (A.)	d°	Tué le 7 novembre 1914.
Bourgés (Y.)	d°	Décédé le 7 novembre 1914.
Le Goffic (A.)	d°	Tué le 7 novembre 1914.
Le Mestre (F.-M.)	d°	Décédé le 7 novembre 1914.
Le Saint (F.-M.)	d°	Décédé le 7 novembre 1914.
Prigent (Y.)	d°	Tué le 7 novembre 1914.
Le Flour (J.-J.-F.)	d°	Tué le 8 novembre 1914.
Coadalen (Y.-M.)	d°	Tué le 8 novembre 1914.
Burlot (Y.-M.)	d°	Tué le 8 novembre 1914.
Alvat (M.)	d°	Décédé le 9 novembre 1914.
Abgrall (J.-L.)	d°	Décédé le 9 novembre 1914.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	DATE DU DÉCÈS
Le Naour (Y.-M.)	Soldat.	Tué le 9 novembre 1914.
Rannou (P.)	d°	Tué le 9 novembre 1914.
Le Foll (J.-B.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Famel (F.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Forestier (Y.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Droniou (Y.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Dollo (E.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Corno (P.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Clévédé (L.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Corre (F.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Clech (A.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Bihan (R.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Berthelot (P.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Bescond (G.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Bastard (J.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Bourdoulous (E.-L.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Guyader (P.-L.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Glaziou (F.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Guéguen (J.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Geldron (G.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Girot (J.-F.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Grand (J.-P.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Gloan (L.-M.-J.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Grand (Y.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Géoffroy (H.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Gestin (J.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Jouan (H.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Josse (J.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Huérou (P.-A.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Hamon (F.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Hamon (G.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Huon (J.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Larvor (P.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Lelan (Y.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Lancien (J.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Landouar (F.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Mindren (J.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Milon (J.-F.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Meurou (E.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Merrien (J.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Maou (J.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Morellec (J.-F.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Morvan (F.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Morvant (G.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Néol (R.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Prat (P.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Pérennez (I.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Mahé (G.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Parchantour (A.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Rannou (L.-M.-J.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	DATE DU DÉCÈS
Raoult (G.)	Soldat.	Tué le 10 novembre 1914.
Ruic (Y.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Rousseau (P.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Roux (J.-B.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Simon (Y.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Le Souder (F.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Simon (J.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Salaün (P.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Tachen (A.-Ch.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Tannou (J.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Toinen (Y.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Yacob (Y.-M.)	d°	Tué le 10 novembre 1914.
Simon (E.)	d°	Tué le 11 novembre 1914.
Le Gall (P.)	d°	Tué le 12 novembre 1914.
Le Doucen (F.)	d°	Tué le 12 novembre 1914.
André (C.-L.)	d°	Tué le 12 novembre 1914.
Aurégan (L.)	d°	Tué le 12 novembre 1914.
Le Béchec (J.)	d°	Tué le 12 novembre 1914.
Le Moal (J.)	d°	Tué le 12 novembre 1914.
Guigot (L.-M.)	d°	Tué le 12 novembre 1914.
Le Guern (J.-L.)	d°	Tué le 12 novembre 1914.
Laurent (J.-M.)	d°	Tué le 12 novembre 1914.
Le Pape (J.-M.)	d°	Tué le 12 novembre 1914.
Paris (R.)	d°	Tué le 12 novembre 1914.
Salaün (J.-F.)	d°	Tué le 12 novembre 1914.
Lefer (P.-M.)	d°	Tué le 12 novembre 1914.
Garel (P.-M.)	d°	Décédé le 13 novembre 1914.
Le Meur (Y.)	d°	Décédé le 17 novembre 1914.
Le Chevert (L.)	d°	Décédé le 20 novembre 1914.
Carpier (G.-M.)	d°	Décédé le 20 novembre 1914.
Guégan (J.)	d°	Décédé le 21 novembre 1914.
Aurégan (J.-M.)	d°	Décédé le 24 novembre 1914.
Chevalier (Y.)	d°	Décédé le 25 novembre 1914.
Le Lay (B.)	d°	Décédé le 26 novembre 1914.
Le Goff (R.-M.)	d°	Tué le 1 ^{er} décembre 1914.
Corre (Y.-M.)	d°	Décédé le 4 décembre 1914.
Philippe (F.-M.)	d°	Décédé le 8 décembre 1914.
Rolland (F.)	d°	Décédé le 10 décembre 1914.
Le Gall (Y.)	d°	Décédé le 11 décembre 1914.
Jeanneau (J.-B.)	d°	Décédé le 11 décembre 1914.
Le Quéré (J.)	d°	Décédé le 15 décembre 1914.
Bricquier (Y.-M.)	d°	Décédé le 20 décembre 1914.
Le Bour (E.-H.)	d°	Tué le 20 décembre 1914.
Le Calvez (G.-L.)	d°	Tué le 20 décembre 1914.
Galliot (J.-M.)	d°	Décédé le 26 décembre 1914.
Dagorn (H.)	d°	Tué le 7 janvier 1915.
Menguy (T.)	d°	Décédé le 9 janvier 1915.
Bérezia (Y.-M.)	d°	Décédé le 17 janvier 1915.
Gauthier (F.)	d°	Décédé le 18 janvier 1915.
Le Guen (F.-M.)	d°	Décédé le 19 janvier 1915.
		Décédé le 21 janvier 1915.
		Décédé le 21 janvier 1915.
		Décédé le 22 janvier 1915.
		Décédé le 23 janvier 1915.
		Décédé le 24 janvier 1915.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	DATE DU DÉCÈS
Dantec (P.-M.)	Soldat.	Décédé le 27 janvier 1915.
Gerno (C.)	d°	Décédé le 3 février 1915.
Le Coler (F.-L.-M.)	d°	Décédé le 5 février 1915.
Le Moal (Y.-M.)	d°	Décédé le 6 février 1915.
Pouhaër (G.)	d°	Tué le 6 février 1915.
Le Bian ou Bihan (G.-M.)	d°	Tué le 7 février 1915.
Le Loarer (F.-M.)	d°	Tué le 7 février 1915.
Moysan (Y.)	d°	Tué le 7 février 1915.
Le Roncé (Y.-M.)	d°	Tué le 7 février 1915.
Jossé (G.-M.)	d°	Tué le 8 février 1915.
Jouan (R.)	d°	Tué le 10 février 1915.
Le Bris (G.)	d°	Tué le 11 février 1915.
Le Lay (J.-L.)	d°	Décédé le 16 février 1915.
Roussel (P.-M.)	d°	Tué le 17 février 1915.
Le Gall (L.-M.)	d°	Tué le 18 février 1915.
Le Bris (F.)	d°	Décédé le 21 février 1915.
Hello (J.)	d°	Décédé le 22 février 1915.
Bernat (H.)	d°	Décédé le 25 février 1915.
Le Guen (J.-M.)	d°	Décédé le 25 février 1915.
Ollivier (H.-Y.)	d°	Décédé en mars 1915.
Perrot (L.-M.)	d°	Décédé ant. à mars 1915.
Martin (P.-M.)	d°	Tué le 2 mars 1915.
Le Youdec (Pierre)	d°	Tué le 4 mars 1915.
Le Floch (P.-J.)	d°	Tué le 5 mars 1915.
Henry (J.-M.)	d°	Décédé le 7 mars 1915.
Bernable (J.)	d°	Tué le 14 mars 1915.
Guégan (P.)	d°	Décédé le 15 mars 1915.
Mahé (Y.-M.)	d°	Tué le 17 mars 1915.
Tassel (Y.-M.)	d°	Décédé le 18 mars 1915.
Brignonen (J.)	d°	Tué le 19 mars 1915.
Kertudo (F.-M.)	d°	Décédé le 20 mars 1915.
Coatantiec (R.-M.)	d°	Décédé le 21 mars 1915.
Moysan (L.-M.)	d°	Décédé le 23 mars 1915.
Le Diouron (Y.-M.)	d°	Décédé le 25 mars 1915.
Pezron (G.-M.)	d°	Décédé le 26 mars 1915.
Le Coguic (Y.-M.)	d°	Décédé le 5 avril 1915.
Birrien (F.-L.)	d°	Tué le 11 avril 1915.
Daniel (C.)	d°	Décédé le 14 avril 1915.
Auvray (Ed.)	d°	Décédé le 17 avril 1915.
Didemot (H.)	d°	Tué le 18 avril 1915.
Turmel (X.-J.)	d°	Tué le 18 avril 1915.
Le Moal (Y.-M.)	d°	Decédé le 20 avril 1915.
Le Gall (J.-M.)	d°	Décédé le 30 avril 1915.
Le Déliou (J.)	d°	Décédé le 22 avril 1915.
Cesson (P.)	d°	Décédé le 22 avril 1915.
Aubert (L.-J.-E.)	d°	Décédé le 22 avril 1915.
Le Bescond (J.-M.)	d°	Décédé le 22 avril 1915.
Le Bras (J.-Y.-M.)	d°	Décédé le 22 avril 1915.
Gallis (A.-A.)	d°	Décédé le 22 avril 1915.
Guinard (A.-M.)	d°	Décédé le 22 avril 1915.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	DATE DU DÉCÈS
Le Meur (J.-F.)	Soldat.	Décédé le 22 avril 1915.
Merrer (P.)	d°	Décédé le 22 avril 1915.
Le Masson (F.-G.-M.)	d°	Décédé le 22 avril 1915.
Calvez (E.)	d°	Décédé le 23 avril 1915.
Coadou (J.)	d°	Décédé le 23 avril 1915.
Galardon (F.-M.)	d°	Décédé le 23 avril 1915.
Guérault (P.-J.-M.)	d°	Décédé le 23 avril 1915.
Le Manchec (Y.-M.)	d°	Décédé le 23 avril 1915.
Troude (A.)	d°	Décédé le 23 avril 1915.
Arhant (P.-M.)	d°	Tué le 23 avril 1915.
Le Gonidec (Y.-M.)	d°	Décédé le 23 avril 1915.
Gendrot (P.)	d°	Décédé le 28 avril 1915.
Jégou (F.-M.)	d°	Décédé le 28 avril 1915.
Lecarpentier (F.)	d°	Décédé le 29 avril 1915.
Stéphan (J.-F.)	d°	Décédé le 29 avril 1915.
Leboisselier (J.)	d°	Décédé le 30 avril 1915.
Le Gonidec (Y.-M.)	d°	Décédé le 30 avril 1915.
Jézéquel (P.-M.)	d°	Décédé le 1 ^{er} mai 1915.
Le Gonidec (F.-M.)	d°	Décédé le 1 ^{er} mai 1915.
Vignet (A.)	d°	Décès ant. au 1 ^{er} mai 1915.
Cousin (P.-E.)	d°	Décédé le 3 mai 1915.
Cesson (P.)	d°	Décédé le 3 mai 1915.
Geffroy (Y.-M.)	d°	Décédé le 4 mai 1915.
Gallays (P.-M.)	d°	Décédé le 5 mai 1915.
Launey (J.-B.)	d°	Décédé le 6 mai 1915.
Jannic (J.)	d°	Décédé le 8 mai 1915.
Laurent (J.-M.)	d°	Décédé le 8 mai 1915.
Le Lay (J.-M.)	d°	Décédé le 8 mai 1915.
Kerboriou (P.-M.)	d°	Tué le 9 mai 1915.
Hervé (J.-F.)	d°	Décédé le 10 mai 1915.
Allain (J.-F.)	d°	Décédé le 15 mai 1915.
Bonniec (F.)	d°	Décédé le 21 juin 1915.
Le Graët (P.)	d°	Décédé le 22 juin 1915.
Lepley (Ed.)	d°	Décédé le 23 juin 1915.
Brulon (A.)	d°	Tué le 27 juin 1915.
Lallour (F.)	d°	Décédé en juillet 1915.
Lefèvre (J.-M.)	d°	Décédé le 12 juillet 1915.
Closset (J.-F.-J.-M.)	d°	Décédé le 22 juillet 1915.
Beaulieu (J.-M.)	d°	Tué le 25 août 1915.
Allain (H.)	d°	Tué le 28 août 1915.
Marquis (L.)	d°	Tué le 28 août 1915.
Kergus (P.)	d°	Décédé en octobre 1915.
Auffret (A.-M.)	d°	Tué le 7 octobre 1915.
Auffret (J.-M.)	d°	Tué le 7 octobre 1915.
Louaver (Y.-M.)	d°	Tué le 7 octobre 1915.
Bourgeot (V.)	d°	Tué le 9 octobre 1915.
Reboux (A.)	d°	Tué le 9 octobre 1915.
Le Foll (A.-M.)	d°	Décédé le 10 octobre 1915.
Hégaret (L.)	d°	Décédé le 10 octobre 1915.
Henry (J.-M.)	d°	Décédé le 11 octobre 1915.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	DATE DU DÉCÈS
Le Canu (A.-J.)	Soldat.	Tué le 11 octobre 1915.
Ferrichon (G.)	d°	Tué le 12 octobre 1915.
Adelin (J.)	d°	Tué le 13 octobre 1915.
Le Bonhomme (P.-M.-J.)	d°	Tué le 13 octobre 1915.
Le Guen (Y.-M.)	d°	Tué le 13 octobre 1915.
Godest (Y.)	d°	Tué le 13 octobre 1915.
Vallée (V.-A.)	d°	Tué le 22 octobre 1915.
Cailleaux (D.)	d°	Tué le 23 octobre 1915.
Clech (F.)	d°	Tué le 27 octobre 1915.
Goaiec (Y.-M.)	d°	Tué le 28 octobre 1915.
Potin (O.-L.)	d°	Tué le 28 octobre 1915.
Clou (Y.)	d°	Tué le 30 octobre 1915.
Le Cocq (V.-M.)	d°	Décédé le 4 novembre 1915.
Le Dily (N.-M.)	d°	Tué le 6 novembre 1915.
Le Parc (A.-M.)	d°	Tué le 7 novembre 1915.
Le Jan (J.)	d°	Tué le 8 novembre 1915.
Hamelin (A.-A.)	d°	Tué le 9 novembre 1915.
Linder (A.)	d°	Tué le 9 novembre 1915.
Leparc (A.-M.-T.)	d°	Tué le 10 novembre 1915.
Chaudé (A.)	d°	Tué le 10 novembre 1915.
Le Denmat (J.-M.)	d°	Tué le 12 novembre 1915.
Le Flem (P.-M.)	d°	Tué le 13 novembre 1915.
Hamonou (E.)	d°	Tué le 13 novembre 1915.
Violette (A.-A.)	d°	Tué le 13 novembre 1915.
Beauverger (P.-M.)	d°	Tué le 21 novembre 1915.
Cadiou (F.-M.)	d°	Tué le 21 novembre 1915.
Rouault (J.)	d°	Tué le 26 novembre 1915.
Simon (L.-E.)	d°	Tué le 27 novembre 1915.
Galifot (J.-L.)	d°	Tué le 29 novembre 1915.
Cor nec (F.)	d°	Tué le 29 novembre 1915.
Lachater (Th.)	d°	Tué le 30 novembre 1915.
Vincent (J.-L.)	d°	Tué le 30 novembre 1915.
Le Mennec (L.)	d°	Décédé en décembre 1915.
Le Roux (L.-M.)	d°	Tué le 1 ^{er} décembre 1915.
Ducrocq (L.-A.)	d°	Décédé le 6 décembre 1915.
Le Noste (J.-L.)	d°	Décédé le 11 décembre 1915.
Dolléans (A.)	d°	Décédé le 16 décembre 1915.
Bernier (J.)	d°	Tué le 17 décembre 1915.
Le Gall (P.-M.)	d°	Décédé le 30 décembre 1915.
Houi (Th.)	d°	Tué le 11 janvier 1916.
Mallédant (J.)	d°	Tué le 11 janvier 1916.
Lependu (J.)	d°	Tué le 14 janvier 1916.
Le Gras (F.-M.)	d°	Décédé le 17 janvier 1916.
Le Meur (P.-M.)	d°	Tué le 18 janvier 1916.
Pezron (F.)	d°	Décédé le 21 janvier 1916.
Lecomte (G.)	d°	Décédé le 22 janvier 1916.
Famel (F.-M.)	d°	Tué le 11 février 1916.
Desnaultx (J.)	d°	Tué le 17 février 1916.
Duplant (H.)	d°	Tué le 20 février 1916.
Miquel (O.)	d°	Tué le 20 février 1916.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	DATE DU DÉCÈS
Michel (J.-M.)	Soldat.	Tué le 20 février 1916.
Peschard (P.)	d°	Tué le 20 février 1916.
Quéré (Y.)	d°	Tué le 20 février 1916.
Sibiril (P.)	d°	Tué le 20 février 1916.
Cousté (J.-M.-F.)	d°	Décédé le 21 février 1916.
Carou (A.)	d°	Tué le 22 février 1916.
Le Gall (J.-M.)	d°	Tué le 23 février 1916.
Lecomte (A.)	d°	Tué le 23 février 1916.
Sureau (E.)	d°	Décédé le 23 février 1916.
Guillaume (Y.)	d°	Tué le 26 février 1916.
Le Joliff (J.-M.)	d°	Tué le 26 février 1916.
Martin (F.)	d°	Décédé le 1 ^{er} mars 1916.
Le Breton (L.-M.)	d°	Décédé le 18 avril 1916.
Le Merrer (E.)	d°	Décédé le 18 mai 1916.
Rouillé (E.)	d°	Tué le 25 mai 1916.
Girard (G.)	d°	Tué le 26 mai 1916.
Anteric (F.)	d°	Tué le 26 mai 1916.
Le Gonidec (J.-M.)	d°	Tué le 27 mai 1916.
Lagain (Y.-M.)	d°	Tué le 28 mai 1916.
Kerhervé (F.)	d°	Tué le 28 mai 1916.
Coquet (L.)	d°	Décédé le 1 ^{er} juin 1916.
Merlet (G.-L.)	d°	Décédé le 1 ^{er} juin 1916.
Keuse (J.)	d°	Tué le 2 juin 1916.
Leroy (G.-L.)	d°	Tué le 2 juin 1916.
Bellier (R.-J.)	d°	Décédé le 15 juin 1916.
Jaffrézou (Y.-M.)	d°	Tué le 20 juin 1916.
Le Bras (F.)	d°	Décédé le 27 juin 1916.
Cadiou (F.-M.)	d°	Décédé le 27 juin 1916.
Fournier (G.)	d°	Décédé le 15 juillet 1916.
Laurent (A.)	d°	Décédé le 15 juillet 1916.
Richard (Th.)	d°	Décédé le 15 juillet 1916.
Harnais (J.-M.)	d°	Décédé le 19 juillet 1916.
Herviou (P.-L.)	d°	Décédé le 26 juillet 1916.
Rouchet R.-A.)	d°	Tué le 27 juillet 1916.
Le Bail (Y.-M.)	d°	Décès ant. au 28 sept. 1916.
Le Deu (J.-M.)	d°	Décès ant. au 28 sept. 1916.
Lenfant (G.)	d°	Tué le 28 septembre 1916.
Quesseveur (E.)	d°	Tué le 28 septembre 1916.
Le Provost (M.)	d°	Décès ant. au 29 sept. 1916.
Le Bihan (F.-M.)	d°	Décédé le 15 octobre 1916.
Digarcher (F.-M.)	d°	Décès ant. au 1 ^{er} nov. 1916.
Baurillon (E.-A.)	d°	Tué le 8 novembre 1916.
Beaumont (E.-Cl.)	d°	Tué le 28 novembre 1916.
Bergeret (J.-B.)	d°	Tué le 15 décembre 1916.
Drouin (L.-L.)	d°	Tué le 15 décembre 1916.
Cheveau (J.)	d°	Tué le 15 décembre 1916.
Le Bideau (J.-M.)	d°	Tué le 15 décembre 1916.
Isnard (M.)	d°	Tué le 15 décembre 1916.
Jambut (E.-E.-D.)	d°	Tué le 15 décembre 1916.
Lépine (F.-L.)	d°	Tué le 15 décembre 1916.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	DATE DU DÉCÈS
Maillot (J.)	Soldat.	Tué le 15 décembre 1916.
Torcheux (M.-H.-Ed.)	d°	Tué le 15 décembre 1916.
Le Fell (L.-M.)	d°	Décédé le 12 février 1917.
Coatrieux (J.-M.)	d°	Décédé le 14 mars 1917.
Petitjean (M.-J.-E.)	d°	Tué le 11 juillet 1917.
Serves (J.-P.)	d°	Décédé le 12 juillet 1917.
Delpach (J.)	d°	Tué le 17 juillet 1917.
Malagnac (F.)	d°	Tué le 17 juillet 1917.
Gonidec (Y.-M.)	d°	Tué le 17 juillet 1917.
Prigent (L.-M.)	d°	Tué le 23 juillet 1917.
Hellio (J.-M.)	d°	Décédé le 29 juillet 1917.
Le Campion (J.-L.)	d°	Tué le 31 juillet 1917.
Delorme (J.)	d°	Tué le 31 juillet 1917.
Lhoste (L.-H.)	d°	Tué le 1 ^{er} août 1917.
Lacroix (J.)	d°	Tué le 1 ^{er} août 1917.
Le Croizier (M.)	d°	Décédé le 2 août 1917.
Jacq (V.)	d°	Décédé le 8 août 1917.
Saint Martin (J.)	d°	Décédé le 8 août 1917.
Delbru (F.)	d°	Décédé le 9 août 1917.
Carré (J.-L.)	d°	Décédé le 24 septembre 1917.
Leclert (E.)	d°	Décédé le 1 ^{er} octobre 1917.
Verjat (O.-A.-J.)	d°	Décédé le 2 octobre 1917.
Perros (A.)	d°	Décédé le 19 octobre 1917.
Grincourt (F.)	d°	Décédé le 29 octobre 1917.
Boidin (L.-J.)	d°	Décédé le 12 novembre 1917.
Léfèvre (E.)	d°	Décédé le 21 novembre 1917.
Galy (P.)	d°	Tué le 4 avril 1918.
Péres (A.-M.)	d°	Tué le 4 avril 1918.
Le Gall (J.)	d°	Décédé ant. au 1 ^{er} mai 1918.
Cougnenc (J.)	d°	Tué le 27 mai 1918.
Le Brun (J.-M.)	d°	Tué le 27 mai 1918.
Marlette (A.)	d°	Tué le 27 mai 1918.
Hemard (E.-A.)	d°	Tué le 27 mai 1918.
Le Marrec (Y.)	d°	Tué le 27 mai 1918.
Andrieux (A.-E.)	d°	Tué le 27 mai 1918.
Masse (F.)	d°	Tué le 27 mai 1918.
Nortier (P.-R.)	d°	Décédé le 28 mai 1918.
Caussade (J.)	d°	Décédé le 4 juin 1918.
Lasnier (G.-P.)	d°	Tué le 7 juin 1918.
Teyssier (J.)	d°	Décédé le 18 juillet 1918.
Porte (P.-L.-H.)	d°	Décédé le 30 juillet 1918.
Labat (J.-M.)	d°	Décédé le 13 août 1918.
Lepage (F.-F.-P.)	d°	Décédé le 5 septembre 1918.
Bruguier (A.)	d°	Décédé le 5 septembre 1918.
Perrot (M.)	d°	Décédé le 8 octobre 1918.

B.D.I.C